

LE MONDE ILLUSTRÉ

# ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 60

MONTREAL, 20 JUIN 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



A propos de la réception de M. EDMOND ROSTAND à l'Académie Française  
M. et Mme EDMOND ROSTAND, dans leur jardin, à Cambo

C'est la semaine dernière que M. Edmond Rostand a été reçu en séance solennelle à l'Académie Française. C'est une grosse actualité littéraire qui a passionné les innombrables admirateurs et admiratrices de **Cyrano** et de **Aiglon**. Cette intéressante photographie du plus jeune des quarante Immortels et de sa femme, poétesse-même, a été prise dans le jardin de la villa qu'habitent M. et Mme Rostand, à Cambo, près de Biarritz.

## ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance  
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

Un soir de la semaine dernière, un de mes amis, qui aime la France avec passion, sans l'avoir jamais visitée, tira de son porte-monnaie un petit objet d'aspect un peu sombre et me le tendit pour l'examiner, en disant :

— Il y a plus de vingt ans que j'ai cette médaille et je ne la regarde jamais sans émotion.

Emotion bien naturelle, qui me gagna aussitôt après l'avoir vue, palpée et regardée encore.

C'était une médaille de Sainte-Hélène.

Cette médaille fut frappée en 1857 en vertu d'un décret impérial, disant que le gouvernement français voulait ainsi honorer, par une distinction spéciale, les militaires qui avaient combattu sous les drapeaux de la France de 1792 à 1815.

Elle est en bronze et porte d'un côté l'effigie de Napoléon 1er, entourée d'une guirlande de chêne et de laurier.

Sur l'autre côté se trouvent gravés ces mots :

"Campagnes de 1792 à 1815,"

"A ses compagnons de gloire, sa dernière pensée — 5 mai 1821."

Elle était portée à la boutonnière, suspendue à un ruban vert et rouge à raies très étroites.

Et la vue de cette médaille me reporta aussitôt à quarante-cinq ans en arrière, au milieu de scènes que l'on n'oublie pas.

Au collège, je me souviens très bien que, dès que le décret parut, notre excellent professeur d'histoire nous fit part de la nouvelle, rappela brièvement les hauts faits de l'épopée du premier empire, retraça à grands traits l'étonnante légende napoléonienne, et termina en nous disant d'une voix émue :

— Mes jeunes amis, plusieurs de nos concitoyens vont porter cette médaille, qui rappelle tant de choses. Faites la promesse de toujours saluer les vieux braves dont la poitrine portera cet insigne, qui a droit à tous nos respects.

L'émotion nous étreignit la gorge, et c'est presque avec un sanglot que nous dîmes tous d'une voix :

— Nous le jurons !

Ce serment avait sa grandeur, et nous y fûmes fidèles.

Quelques jours plus tard, les vieillards qui avaient orné leur boutonnière de ce souvenir de leur empereur furent étonnés de voir les collégiens ôter leur képi et les saluer au passage.

D'aucuns nous arrêtaient même et nous demandèrent la cause de ce salut, alors que nous ne les connaissions à peine :

— Nous vous connaissons bien, monsieur, cette médaille que vous portez nous dit que vous êtes un de ces braves compagnons du grand empereur dont nous apprenons l'histoire en l'admirant...

Alors, il fallait voir ces anciens de la grande époque redresser leur taille, gonfler leur poitrine et murmurer, pendant qu'une larme roulait dans leurs vieux yeux :

— L'Empereur ! l'Empereur ! !

Et, s'appuyant plus légèrement sur leur canne, ils continuaient leur promenade, rajeunis et pensifs...

J'en ai connu plusieurs de ces médaillés de Sainte-Hélène, dont la fortune avait eu des phases différentes, et toujours leurs récits me causaient une sorte d'hypnotisme dont je ne pouvais me défendre.

Tous les enfants de ma génération éprouvaient, du reste, ce sentiment.

Les jours de grands dîners de famille que donnait mon grand-père, deux de ces vieux braves avaient toujours leur couvert mis, et Dieu sait quand, au dessert, les histoires du passé arrivaient, comme nous étions attentifs, nous, les pe-

tits, comme nous écoutions de toutes nos oreilles et comme nous regardions ces anciens, qui "l'avaient vu", car ils l'avaient vu, comme le prouvait la médaille de Sainte-Hélène, que des lèvres ironiques qualifiaient de médaille de chocolat, à cause de sa couleur.

Qu'ils nous paraissaient petits, les héros d'Homère, avec leurs longues harangues avant de se battre, harangues si ennuyeuses à traduire, du reste. Les généraux de l'Empire ne faisaient pas tant de phrases, et Cambronne, d'un seul mot, était plus éloquent et plus vrai qu'Achille, Hector, Priam, etc., etc.

Le grand empereur ne perdait pas dix ans à faire le siège d'une ville. Un mois lui suffisait parfois pour conquérir un royaume, et en dix ans, il avait pavé de toutes les capitales de l'Europe continentale résonna sous sa botte éperonnée, car à notre âge, (douze à treize ans), nous ne pensions pas aux jours sombres de l'empire, et nos jeunes cerveaux surchauffés ne songeaient qu'à Marengo, Lodi, Arcole, Austerlitz, Wagram, Freidland, Iena, et tant d'autres grands noms inscrits sur les drapeaux que nous voyions flotter au vent, les jours de grandes revues.

Et chacun de nous revoyait tout cela en regardant ce petit morceau de bronze, cette modeste médaille sur la poitrine des héros d'un autre âge !

Oh ! les grands souvenirs des petits collégiens de mon temps !

Depuis... ah ! depuis... Tiens, n'en parlons pas.

— Ce n'est rien vous apprendre de nouveau que de dire que les compagnies d'assurance deviennent de plus en plus nombreuses et que les agents inondent le pays.

L'assurance sur la vie est une très bonne chose en elle-même, mais il semble qu'on en abuse un peu et qu'il en résulte un mal, comme de tous les excès.

Voici que, depuis plusieurs années, on assure les enfants, quelle que soit leur âge.

Ce genre d'assurance, que l'on dit avoir été mis d'abord en pratique en Belgique, s'est répandu partout, au Canada comme dans les autres pays.

En France, on s'est beaucoup ému de cette nouvelle forme de spéculation sur la vie, et voici comment s'exprime un journal français à ce sujet :

"Que dire des centaines de sociétés étrangères qui ont en vue l'assurance au décès des enfants en bas-âge, et qui ont créé des succursales dans plusieurs de nos départements du Nord ? Celles-ci sont un véritable danger social, et elles sont immorales au premier chef, ainsi que nous n'aurons pas de peine à le démontrer, si nous examinons le but auquel elles tendent et les résultats qu'elles ont déjà donnés.

L'assurance en cas de décès a pour but de constituer un capital destiné à venir en aide aux ayant-droit de l'assuré qui meurt en laissant les siens dans l'embarras. Elle n'a donc pas raison d'être, s'il s'agit d'enfants qui, s'ils viennent à mourir, ne diminuent pas les ressources de la famille : c'est une spéculation qui déjà n'est pas très morale. Si la somme assurée est un peu plus élevée, si l'assurance est faite à l'insu des parents des enfants en bas âge par les personnes qui en ont la garde, par les nourrices, qui touchent l'indemnité en cas de mort, on prévoit les dangers qui peuvent résulter de telles pratiques, au point de vue de la mortalité infantile.

"Certaines sociétés assurent même les enfants avant leur naissance, en sorte que leur mort devient ainsi une source de profits pour les parents : aussi, ne sera-t-on pas étonné si, dans certains milieux, de pareils contrats aboutissent à des crimes.

A la suite de nombreuses protestations contre cet état de choses, deux députés ont déposé une proposition de loi tendant à interdire l'assurance en cas de décès des enfants de moins de sept ans. Cette proposition a été soumise à la Commission des assurances de la Chambre, et l'on espère faire cesser ainsi une exploitation pleine de danger.

Notre clergé a-t-il étudié cette question ? Elle en vaut la peine.

— Je viens de lire le récit d'expulsion de missionnaires faite par ordre du gouvernement, et je trouve que le gouvernement n'a pas eu tort.

Il y a de ces gens qui, sous un couvert religieux, sèment des doctrines immorales partout où ils passent, et, si tolérant qu'un peuple puisse être, je suis d'avis qu'il a raison de les chasser.

Je vous vois dresser l'oreille et vous demander comment le chroniqueur de l'"Album" ose for-

muler pareille énormité.

Vous allez être de mon avis.

Il s'agit des mormons et du gouvernement allemand.

Les mormons, comme vous le savez, se disent "les saints des derniers jours". Ils prétendent suivre les enseignements qui ont été révélés aux fondateurs de leur secte, et pratiquent la polygamie comme de vrais turcs.

Vous me direz que le fait de s'embarrasser de plusieurs femmes prouve bien que ces gens-là sont de vrais fous, mais que pensez-vous de leurs compagnes, qui aiment mieux ce genre de mariage plutôt que de rester vieilles filles ?

Toutefois, la question n'est pas là, mais réside dans le fait que ces gaillards s'en vont de par le monde, faisant de la propagande et réussissant à faire des prosélytes en certains pays. L'Allemagne et la Russie sont leurs meilleurs champs d'exploitation, mais les autorités allemandes ont fini par s'émouvoir en constatant que nombre de blondes Gretchen aux yeux bleus, rêveurs et timides, se laissaient facilement enlever par les Saints des derniers jours.

On vient d'expulser quatre-vingt-deux de leurs missionnaires, et le gouvernement est décidé à continuer de leur faire la chasse.

Trouvez-vous qu'il a tort, maintenant ?

— Je reçois le "Dawson Daily News" du 1er mai, que m'envoie mon fils, et vraiment, la première page, illustrée et colorée, s'il vous plaît, est des plus attrayantes.

J'y vois : un bouquet de roses photographiées,

Un grand champ de choux magnifiques, où travaillent deux jardiniers en manches de chemise.

Une exposition de fleurs qui ferait envie à tous les horticulteurs de Montréal,

Un immense champ où l'on fait les foins...

Ce n'est certes pas le Yukon que nous nous figurons, mais ce n'est pas non plus le Yukon tel qu'il est, car cette date du premier est trompeuse, et les photographures représentent des vues prises en juillet, l'an dernier.

Quoiqu'il en soit, le pays a fait bien des progrès depuis cinq ans surtout, car on réussit à y cultiver certains légumes, qui reposent des articles secs ou conservés en boîtes, que l'on était condamné à manger autrefois en tout temps.

Cependant, il ne faut pas croire que ce soit un Eldorado sous le rapport du climat, car le thermomètre s'y livre à des excentricités insensées. L'hiver dernier, il est descendu jusqu'à 76 degrés.

Comment peut-on tomber aussi bas ?

L'air y est sain, il n'y a pas de vent, peu de neige, et le froid ne se fait pas sentir autant qu'on pourrait le croire.

Dawson a quatre théâtres.

— La pluie, attendue depuis si longtemps avec impatience, s'est enfin décidée à venir désaltérer la terre, qui était sur le point de devenir enragée, et les cultivateurs remercient le ciel d'avoir eu pitié de leur détresse.

Cependant, il se trouve toujours des grincheux qui ne sont jamais contents, témoin celui que j'entendais parler ainsi :

— Oui, il pleut, c'est très bien, mais la pluie a commencé à tomber dans la province d'Ontario deux jours avant chez nous. Ah ! ces Anglais... toujours servis les premiers !

LEON LEDIEU.

## NOTRE PROCHAIN NUMÉRO EN COULEUR

Afin de célébrer dignement la Saint-Jean-Baptiste, l'"Album Universel" publiera son prochain numéro en couleurs. Nul doute que cette édition de luxe sera rapidement enlevée, et les agents dépositaires de l'"Album Universel" feront bien de nous faire parvenir d'avance leurs commandes.

## POSTE EN FAMILLE

Alfred, "olim" F. — Reçu votre dernier essai, que nous publierons sous votre pseudonyme préféré.

Urbain Rustique. — Votre sonnet n'est pas inédit puisqu'il a été publié récemment dans "Le Journal". A bientôt l'appréciation de votre brochure.

J.-W. Poitras. — Merci pour votre envoi poétique. Publierons dès que possible.

LA FÊTE-DIEU

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme : on n'y traîne pas en triomphe un boeuf-dieu, un bouc sacré ; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations, pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Eglise en a seulement banni les danses, c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir en apparence innocent. Le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du coeur et les mouvements égaux d'une âme que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur ?

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries, de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles.

Le signal est donné, tout s'ébranle, et la pompe commence à défilier.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être honorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance, sur deux files, une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et

LA LÉGENDE DES GUÉRÉTS

Rigaud, site enchanteur, est fier de sa montagne, D'un sol luxuriant et de ses verts bosquets ; Pêlerins, visitez cette belle campagne : N'oubliez pas de voir la pièce de guérets.

En cheminant, non loin des pieux sanctuaires, Le visiteur découvre avec étonnement Un rectangle onduleux formé de grosses pierres, Dont les rangs dénudés s'étalent tristement.

On dirait que jadis la Nature ingénue, Dans la glèbe pierreuse a creusé des sillons Alignés sous le soc de sa large charrue,



LA PIÈCE DES GUÉRÉTS

Pour faire ombre au tableau des verdoyants vallons.

La "pièce de guérets" : tel est le nom vulgaire Que l'on donne à ce lieu, sombre amas de cailloux ; Séculaires guérets, vous cachez un mystère : O vengeance divine, ici je vois tes coups !

Dans les temps primitifs de la Nouvelle France, Un colon habitait cet endroit montagneux ; Dans le sein de la terre il puisait l'abondance ; Pour lui le Dieu des champs se montrait généreux.

**BASEMENT.** — (On prononce BAISE-MENNE), anglicisme trop souvent employé pour désigner le SOUS-SOL d'un édifice. Au lieu de dire : Le BASEMENT de ma maison est inhabitable. Le SOUS-SOL de ma maison est inhabitable.

**BATISSE.** — encore un anglicisme qui a cours dans nos conversations comme dans nos écrits. On donne presque toujours à ce mot le sens de "EDIFICE", alors qu'on ne peut l'employer que pour désigner ce qui concerne la maçonnerie d'un bâtiment. Exemple : — Ne dites pas : J'ai visité la BATISSE de "La Presse". Dites plutôt : J'ai visité l'EDIFICE de "La Presse".

**BATISTAIRE.** — S'emploie à tort pour indiquer l'extrait des registres du baptême où se trouvent

du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres moeurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires ; quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain ; ses mains soutiennent la radiée Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant, des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres, les vases

Comment l'agriculteur va-t-il donc reconnaître La bonté de Celui qui donne le froment ? Bien loin de le servir, il veut agir en traître, En foulant à ses pieds son doux commandement.

Il cultivait le sol les dimanches et fêtes : La grand'messe pour lui, c'était du temps perdu ; Travaillons ! disait-il, les semailles sont prêtes ; Il labourait alors : l'oeil de Dieu l'avait vu.

La charrue allait mal, l'attelage de même ; Le laboureur fâché, la rage dans le coeur, Comme un démon vomit un horrible blasphème : Tout à coup plus de sol... des cailloux... cri d'horreur !

inscrits la date de la cérémonie, l'état civil de l'enfant et les noms des témoins. Au lieu de dire : Ton BATISTAIRE établit que tu es une vieille fille, dites, par exemple : Ton extrait BAPTISTAIRE établit que tu es une vieille fille.

**BAUCHE.** — N'est pas français dans le sens de COURSE rapide. Ne dites donc pas : La peur me fit prendre une BAUCHE. Dites plutôt : La peur me fit prendre une COURSE.

**BAVASSEMENTS, BAVASSAGES.** — Voilà des mots qui courent les rues et qui ne sont pas français. Au lieu de dire : Vos BAVASSEMENTS ne sont guère charitables, dites, par exemple : Vos RACONTARS ne sont guère charitables.

L'EDUCATEUR.

de parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du Soleil éternel et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes ; le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple.

Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence, aussi majestueux que celui des grandes mers dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais, où va-t-il, ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillage, qui lui présentent comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de coeur, les pauvres, les enfants, le précédent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent.

Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants, dont le coeur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie. Le nouveau-né tend les bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout à coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature.

La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des morts, pour l'homme qui tombe comme les feuilles des bois.

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le coeur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé.

CHATEAUBRIAND.

NOTRE JOURNAL À TORONTO

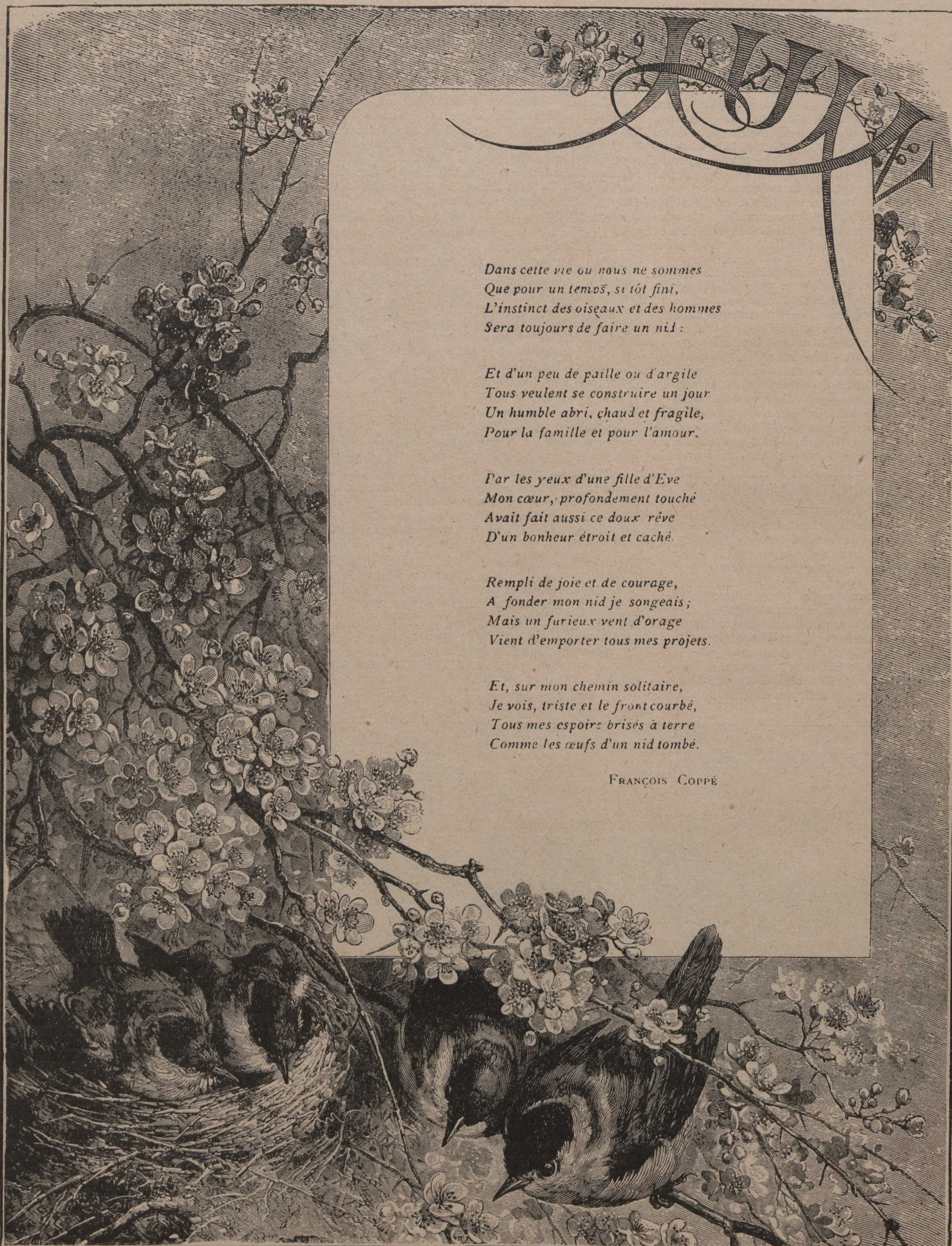
Afin de favoriser le nombre sans cesse croissant de nos lecteurs de Toronto, nous venons d'ouvrir en cette ville trois dépôts où l'on pourra facilement se procurer l'"Album Universel". Ces dépôts sont aux adresses suivantes : G. F. Pendergast, Palmer House News Stand ; John P. McKenna et Cie, libraire, 151 rue Yonge ; E. J. Gallagher, 463 rue East King. Nul doute que nos compatriotes de la ville-Reine sauront profiter d'une aussi bonne aubaine.

N'ATTENDEZ PAS

Sitôt que l'enfant est embarrassé de la gorge, donnez-lui du BAUME RHUMAL. Vous éviterez ainsi cette terrible maladie.

Z. MAYRAND.

Montréal, juin 1903.



*Dans cette vie ou nous ne sommes  
Que pour un temps, si tôt fini,  
L'instinct des oiseaux et des hommes  
Sera toujours de faire un nid :*

*Et d'un peu de paille ou d'argile  
Tous veulent se construire un jour  
Un humble abri, chaud et fragile,  
Pour la famille et pour l'amour.*

*Par les yeux d'une fille d'Eve  
Mon cœur, profondément touché  
Avait fait aussi ce doux rêve  
D'un bonheur étroit et caché.*

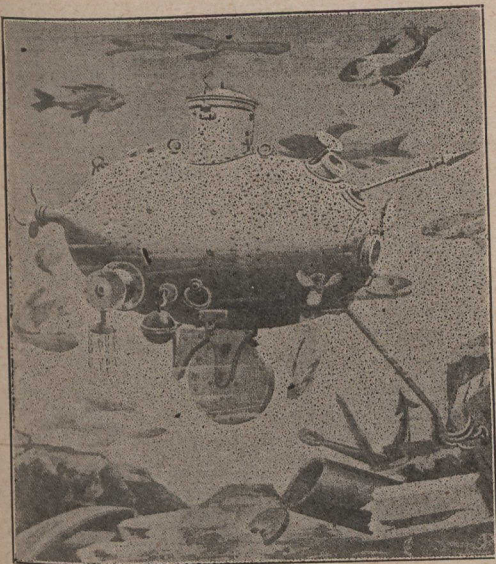
*Rempli de joie et de courage,  
A fonder mon nid je songeais ;  
Mais un furieux vent d'orage  
Vient d'emporter tous mes projets.*

*Et, sur mon chemin solitaire,  
Je vois, triste et le front courbé,  
Tous mes espoirs brisés à terre  
Comme les œufs d'un nid tombé.*

FRANÇOIS COPPÉ

## UN BATEAU TRAVAILLEUR

Les richesses accumulées par les naufrages au fond de l'Océan et de la Méditerranée ont toujours tenté de nombreux chercheurs. Sans parler de la fameuse histoire des galions de la baie de Vigo, montée par actions en 1869, et qui n'aboutit qu'à retrouver quelques vieux canons, récemment encore des Sociétés se sont formées en Italie pour récupérer telle ou telle épave qui contenait un trésor et aurait été engloutie à un endroit que l'on espérait déterminer avec assez de précision. Ces recherches demandent un outillage assez spécial. Un scaphandrier ne peut guère s'aventurer par des fonds de plus de cent pieds. Il est soumis alors à une pression de trois atmosphères, et c'est le maximum de ce qu'il peut supporter sans avoir à éprouver des accidents graves. La classique cloche à plongeurs ne saurait, pour le même motif,



Le sous-marin de l'ingénieur Pino

descendre plus profondément. C'est ainsi qu'est limité l'emploi des caissons à air comprimé pour les fondations sous l'eau. Or, ces épaves peuvent rencontrer à des profondeurs plus considérables, et, pour y travailler sans avoir à supporter des pressions trop considérables, les ouvriers devraient se trouver dans un milieu dont la densité ne s'accroît pas avec la profondeur.

La première invention dans ce sens est la "Pella nautica", de l'ingénieur Balsamello. Cet ingénieur, qui vient d'inventer un thermosiphon pour les usages culinaires, donnant une épargne considérable de combustible, avait eu l'idée d'une boule de cuivre embouti, de forme parfaitement sphérique, pouvant résister à une pression de plusieurs dizaines d'atmosphères. La boule descendait par son propre poids sur l'endroit à explorer, et, grâce à des tenailles et des leviers qui se manoeuvraient de l'intérieur à travers des presse-étoupes étanches, pouvait couper des câbles ou saisir des objets que l'on remontait ensuite à la surface. Autant qu'il m'en souvient, les expériences de l'ingénieur, faites à Civita Vecchia, avaient surtout pour but de faire constater l'étanchéité de sa boule nautique. L'inventeur avait le tort d'être catholique, et, de même que sous les Juifs on se demandait s'il pouvait sortir quelque chose de bon de Nazareth, de même la science officielle dédaigne profondément tout ce qui ne porte pas son estampille. Ce dédain se manifeste dans des circonstances où on ne s'attendrait pas à le trouver. L'ingénieur Fumero, rédacteur de la revue "L'Electricità", déclarait récemment, dans un article, que, pour lui, il ne lisait jamais le "Cosmos" parce que, disait-il, c'était une revue confessionnelle (sic). Si M. Balsamello avait été trente-troisième d'une Loge quelconque, la réclame se serait emparée de son invention et lui aurait certainement trouvé des capitalistes pour la développer et l'exploiter.

Nombre d'inventeurs ont marché sur les traces de M. Balsamello, et le "Cosmos" signalait récemment l'ingénieur appareil automobile sous-marin submersible conçu par M. Lemot, et destiné à la recherche, au repêchage et à l'emmagasinage à bord des objets ou marchandises perdus au fond de la mer.

Certaines idées sont dans l'air !

Un autre ingénieur, M. Pino, vient d'inventer un autre "bateau travailleur" dont voici la figure fournie par l'ingénieur lui-même. L'ensemble de

la composition fait l'éloge de l'artiste italien, et les squalas qui évoluent gracieusement autour de l'engin semblent mélancoliquement inquiets à la vue de cet énorme et nouveau concurrent.

Le bateau se compose de trois parties de forme ovoïde se raccordant par des surfaces qui se recouvrent comme des écailles de poisson, de façon à assurer l'étanchéité absolue du système, quelle que soit la profondeur à laquelle il parvienne. Au sommet est le trou d'homme par lequel passent les deux personnes qui forment l'équipage, et, à côté, on voit les anneaux qui servent à suspendre le bateau dans un port. Les hélices sont au nombre de deux, une derrière, l'autre latérale, et elles assurent toute liberté d'évolution du bateau, qui peut tourner et pivoter sur lui-même, marcher en avant et en arrière, prendre diverses inclinaisons par rapport à son centre de gravité. On voit en bas une roue massive qui permet au bateau de rouler sur le fond de la mer. Comme il doit être employé à explorer ce fond, à y faire des recherches ou des sondages, on comprend que l'inventeur ait cherché un point d'appui sur le sol même, et son intérêt était d'avoir ce point d'appui mobile pour pouvoir se déplacer. On voit sur divers points du bateau des regards, les uns ouverts, les autres fermés. Ils servent à la vision directe et à laisser passer les rayons d'une lampe électrique pour explorer les alentours. L'ouverture et la fermeture des volets de ces hublots se fait de l'intérieur, grâce à un bras de levier qui traverse la carapace.

La force qui fait mouvoir le bateau est l'électricité fournie par des accumulateurs placés à la partie inférieure. Il est relié par un téléphone au navire qui le surveille. On pourrait charger ce bâtiment de lui fournir aussi, moyennant un câble isolé, toute l'électricité qui lui est nécessaire, ce qui augmenterait beaucoup sa puissance.

C'est encore l'électricité qui donne la lumière, qui manoeuvre les pompes des divers compartiments du water ballast, qui sert, par l'admission ou l'éjection d'une certaine quantité de liquide, à assurer la montée ou la descente. Comme on descend l'appareil sur le lieu probable de ses explorations, il n'est pas nécessaire de lui assurer une marche longue ou rapide. La partie importante de l'engin sont les deux sortes de piques et de pinces, qui, manoeuvrées de l'intérieur, peuvent saisir à volonté les objets les plus divers. La pince que l'on voit au premier plan en avant est articulée et s'ouvre et se ferme par une poignée manoeuvrée de l'intérieur. On voit encore à gauche un treuil terminé par une sorte de capuchon d'où pendent des chaînes de diamètre et de longueurs inégales, terminées par des crocs de formes

variées. Elles servent à s'accrocher aux objets gisant au fond de la mer, et le treuil se dévidant de l'intérieur permet de les remonter à la surface une fois que le bateau est revenu à flot, sans obliger à soulever lui-même tout ce poids supplémentaire. Ces différents appareils de prise peuvent se modifier suivant les exigences des recherches, et s'adapter ainsi toujours aux circonstances particulières de l'exploration qu'aura fait reconnaître une étude préalable de l'épave.

L'ingénieur Pino est descendu déjà nombre de fois dans son bateau au fond de la mer, et, à la suite de ses nombreuses expériences, il affirme le parti que l'on peut tirer de son appareil et la sûreté, la facilité de son mode d'action. Il a décidé la fondation d'une "Società per i recuperi sottomarini", Société pour les repêchages sous-marins, dont le but est précisément de fouiller le théâtre des naufrages historiques, surtout de ceux où des trésors ont été engloutis, et de les ravir à l'abîme qui les cache. La Société va dans quelques mois commencer ses travaux ; elle a déjà obtenu de gouvernements étrangers la permission de rechercher dans leurs eaux quelques trésors qui, selon la tradition ou la légende, y ont été perdus. A l'oeuvre, on connaît l'artisan, dit un proverbe ; c'est là que nous attendons le "bateau travailleur" de l'ingénieur Pino, auquel on ne peut que souhaiter tout le succès sur lequel compte son inventeur.

Dr ALBERT BATTANDIER.

## SOUVENIRS DE CYCLISTE

Souviens-toi du repos d'une heure  
Que nous primes sur un vieux banc ;  
Du pain bis, du morceau de beurre  
Servis sur la table en bois blanc ;

Des deux servantes, deux petites  
Au corsage clair entr'ouvert ;  
Du gai cordon de clématites  
Courant le long du volet vert ;

Du cidre mousseux de l'hôtesse ;  
Il nous donna cette gaieté  
Que la bonne, par politesse,  
Mit sur le compte de l'été.

Souvenirs qu'on aime à revivre ;  
Gardons-les dans un coin du coeur,  
Comme une fleur dans un vieux livre  
Qu'elle imprègne de son odeur.

RENE LECOEUR.



BEAUX-ARTS.—L'âge heureux à la campagne

## NAPOLÉON À L'ARMÉE

(Suite et fin)

Une imagination emportée s'allie, chez Napoléon, à l'esprit géométrique. Il a l'inspiration et le calcul. Il est à la fois le Michel-Ange et le Laplace de la guerre. Il a pu justement dire : "Les grandes actions suivies résultent toujours des combinaisons du génie... Mes guerres furent audacieuses, mais méthodiques. J'ai toujours eu en vue le rapport des moyens avec les conséquences, et des efforts avec les obstacles. Les plans de mes quatorze campagnes furent conformes aux vrais principes de l'art de la guerre." C'est un joueur, et, comme tous les joueurs, il croit à la Fortune ; mais il joue serré, et, avant d'entamer la partie, il met de son côté la majorité des atouts. Si ses plans sont très hardis, avec quelle méthode il en assure l'exécution ! Si ses marches sont rapides, si ses attaques sont foudroyantes, avec quel soin il les a préparées ! Levées d'hommes, remonte armement, équipement, répartition des régiments en brigades, en divisions, en corps d'armée ; choix des généraux, services accessoires, équipages, convois de vivres et de munitions, ambulances, lignes d'étapes, il règle tout, veille à tout, prévoit tout. Son génie organisateur embrasse l'ensemble et les détails. La veille d'Essling, il fait écrire au commandant du dépôt de Mayence d'avoir des fers à cheval en nombre ; car deux escadrons de dragons, venant d'Espagne, vont passer par cette ville.

Il dit : "Un grand capitaine doit se demander, plusieurs fois par jour : Si l'ennemi apparaissait sur mon front, sur ma droite, sur ma gauche, que ferais-je ?... S'il se trouve embarrassé, c'est qu'il est mal posté et qu'il n'est pas en règle, il doit y remédier." Aussi, dès que la campagne est ouverte, sa vigilance est extrême, son attention sans cesse en éveil ; il exige des sous-ordres des rapports répétés, il lance au loin des partis de cavalerie, il multiplie les reconnaissances, il envoie des espions, il interroge les habitants, les prisonniers, il prend tous les moyens d'informations, il tient constamment son armée dans sa main. Il ne veut pas, de son côté, laisser de prise au hasard, précisément parce qu'il croit au hasard. "La guerre, disait-il, ne se compose que d'accidents. Un chef, bien que tenu de se plier à des principes généraux, ne doit jamais perdre de vue ce qui peut le mettre à même de profiter de ces accidents. Le vulgaire appellera ça du bonheur ; ce n'est pourtant que la propriété du génie."

Peut-être Napoléon est-il plus admirable encore dans les revers que dans les succès. Sa résolution, son opiniâtreté, quand il résiste, égalent sa décision et son audace quand il attaque. Rien ne le déconcerte ni ne l'ébranle. "Une bataille n'est perdue, dit-il, que si on la croit perdue." Et il ne se tient jamais pour battu. La bataille de Marengo, perdue à trois heures, est gagnée à six. Contraint à la retraite à Essling, par la rupture des ponts du Danube, il se retire dans l'île Lobau, y refait ses forces, et, cinq semaines plus tard, franchit le fleuve pour terrasser l'Autriche. Dans les années sombres, il se raidit avec une vigueur sans pareille contre les revanches de la Fortune. La Grande-Armée engloutie par la steppe russe, il crée en six mois une nouvelle Grande-Armée, et ajoute à l'Illiade française le chant de Bautzen, de Lutzen et de Dresde. Cette campagne de 1813, où si hardiment et si savamment l'Empereur vient se poster au milieu de la Saxe comme au centre d'un échiquier ; cette campagne, qui débute si bien, et qui, sans les fautes de Vandamme, de Ney, de Macdonald, d'Oudinot, peut s'achever dans le triomphe, aboutit à un désastre. Vaincu à Leipzig, Napoléon ramène les débris de son armée en passant à Hanau. Puis il commence, entre la Marne, l'Aube et la Seine, cette guerre vraiment nationale où, avec les trente-cinq mille soldats qu'il a sous son commandement immédiat, et qu'il fait courir d'un point à un autre comme une navette de feu, il gagne le nom de "général Cent mille hommes."

La devise qu'on a faite pour lui : "Napoléon ubicumque felix", est désormais : "Dum spiro

spero". Après La Rothière, la situation paraît désespérée. Napoléon, en pleine retraite devant les armées de Blücher et de Schwartzemberg, qui ont opéré leur jonction, se sent impuissant à les arrêter. Il va accepter les conditions des Alliés. Mais comme le duc de Bassano entre chez l'empereur pour lui donner à signer les dépêches aux plénipotentiaires, il le trouve couché sur des cartes piquées d'épingles. "Il s'agit bien de ça, dit Napoléon ; je suis en train de battre Blücher de l'œil." Et les jours qui suivent, c'est de l'épée qu'il bat Russes et Prussiens à Champaubert, à Montmirail, à Vauchamps. Il se retourne alors contre l'armée autrichienne, en culbute les têtes de colonnes à Mormant, à Salins, à Montereau, et la rejette au delà de l'Aube, à quarante lieues en arrière. A Waterloo encore, — dans cette "bataille de géants", comme sans modestie l'a appelée Wellington, — Napoléon conserve l'espoir de vaincre jusqu'à la dernière minute, jusque dans l'état où l'étreignent les Anglais et les Prussiens. Passé sept heures du soir, il se jette avec sa garde au plus ardent de la fournaise pour y violer la victoire.

## IV

Dans son armée, Napoléon est le maître absolu. Il a l'instinct et l'énergique volonté de la domination. Il dit : "L'unité du commandement est la chose essentielle à la guerre. Il vaudrait mieux un mauvais général que deux bons." Simple chef de bataillon d'artillerie au siège de Toulon, il impose ses plans au général commandant l'artillerie, au général commandant le corps de siège, aux représentants en mission. Il écrit au Comité de salut public : "Le plan d'attaque que j'ai présenté aux généraux et aux représentants est le seul praticable... Je vous ai envoyé des observations gé-



nérales qui sont la base que j'ai conçue. Trois jours après mon arrivée, l'armée eut une artillerie, et les batteries de la Montagne et des Sans-Culottes furent établies, coulèrent bas les pontons, et résistèrent à plus de vingt mille boulets." Celui qui écrit en ces termes au Comité de salut public de 1793 est un obscur officier de vingt-quatre ans ! A vingt-sept, quand il prend le commandement de l'armée d'Italie, il ne craint pas que les prétentions et les rivalités de généraux comme Masséna, Serurier, Augereau, tous beaucoup plus âgés et ayant commandé les trois armes, lui rendent la situation très difficile, à lui, si jeune, et la veille encore simple général d'artillerie. "Dès son arrivée, rapporte Marmont, l'attitude de Bonaparte fut celle d'un homme né pour le pouvoir. Il était évident qu'il saurait se faire obéir." Il séduit les uns, dompte les autres, commande à tous le respect, parce qu'à tous il inspire la confiance de la victoire.

Quinze ans durant, il va dominer, et tous à tour exalter, enflammer, calmer, animer et ranimer ses lieutenants. "J'échauffe les têtes froides, disait-il, et je refroidis les têtes chaudes !" Il va mener d'une main de fer ce cortège de héros turbulents, avides et jaloux. A Wagram, en pleine action, l'empereur dit à Bernadotte : "Je vous retire le commandement du corps d'armée, que vous dirigez si mal... Eloignez-vous de moi sur-le-champ, monsieur, et quittez l'armée dans les vingt-quatre heures. Je n'ai que faire d'un brouillon tel que vous." Un matin, à son lever, il aperçoit Gou-

vion Saint-Cyr, va à lui et lui dit avec un grand calme : "Vous êtes à Paris, général ? Vous avez sans doute l'autorisation du ministre de la guerre ? — Non, Sire ; mais comme Votre Majesté m'a retiré mon commandement, je n'avais plus rien à faire à l'armée. — Si vous n'êtes pas en route pour l'armée aujourd'hui à midi, je vous fais arrêter ce soir et demain passer au conseil de guerre." Les défections de 1813, de 1814 et de 1815 s'expliquent, sans se justifier, par la servitude, d'ailleurs glorieuse et rémunératrice, où Napoléon avait réduit ses anciens compagnons d'armes.

## V

Napoléon est à la fois le grand capitaine et le petit caporal. J'entends par là que ce stratège, cet organisateur, cet administrateur, cet homme de cabinet dont l'esprit roule et médite toujours les plus hautes pensées, connaît le soldat et est connu de lui personnellement, familièrement, comme un officier subalterne qui vit dans le contact immédiat de la troupe. S'il subjugué les généraux, il fascine, il ensorcelle ses soldats. "Le Consul parut, dit Coignet dans son récit de Marengo, nous en fûmes une fois plus forts." "Les soldats, dit le sergent Bourgogne, pensaient qu'une fois qu'ils étaient avec l'Empereur, rien ne devait plus leur manquer, que tout devait réussir, enfin qu'il n'y avait plus rien d'impossible." L'adoration des troupes pour Napoléon s'exhale dans la clameur qui, à Essling, part des rangs quand un boulet vient frapper son cheval : "Bas les armes si l'empereur ne se retire pas !" La Bérézina, Leipzig, les invasions, ne diminuent point cet indestructible amour. Pendant la retraite de Russie, un vieux grenadier, se traînant sur la neige avec un pied gelé, dit à ses camarades qui voyaient de grosses larmes tomber sur ses moustaches où pendaient des glaçons : "Je ne pleure pas parce que je vais laisser mes os dans ce maudit pays. Je pleure d'avoir vu notre Empereur marcher à pied, un bâton à la main, lui, si grand, lui qui nous fait si fiers !" A Fontainebleau, il fallait six cents hommes pour suivre à l'île d'Elbe l'empereur déchu. Il s'en présenta six mille, toute la vieille garde. Ceux qui ne purent être choisis pleurèrent comme des enfants. Le soir de Waterloo, quand Napoléon menait au feu sa dernière réserve, les blessés se redressaient pour l'acclamer au passage. L'un d'eux, assis, les deux jambes broyées par un boulet, contre un remblai de la route, criait d'une voix haute et ferme : "Ce n'est rien, camarades. En avant ! et vive l'Empereur !"

"Le pouvoir des mots sur les hommes est étonnant, disait Napoléon. Les soldats de la 32e se seraient fait tuer pour moi, parce que j'avais écrit après Lonato : "Le 32e était là ; j'étais tranquille."

Le maréchal Ney a dit que nul ne savait parler aux soldats comme Napoléon. C'est que nul ne les connaissait comme "leur Empereur". Quel portrait "ne varierait" il a tracé d'eux : "Le soldat français est raisonnable. Il juge sévèrement le talent et la bravoure de ses officiers. Il discute un plan de campagne et toutes les manœuvres militaires. Il peut tout lorsqu'il approuve les opérations et qu'il estime ses chefs ; mais aussi, dans le cas contraire, on ne peut pas compter sur des succès. Il est le seul en Europe qui puisse se battre à jeun. Il oublie de manger, si longue que soit la bataille ; mais il est plus exigeant que tout autre lorsqu'il n'est plus devant l'ennemi. Un soldat français s'intéresse plus au gain d'une bataille qu'un officier russe. Il attribue constamment au corps où il est attaché la première part à la victoire. Les soldats des autres nations gardent leur poste par devoir, le soldat français par honneur ; les premiers sont presque indifférents à une défaite, le second en est humilié. Le seul mobile du soldat français est l'honneur."

Dans ses magnifiques ordres du jour, comme dans ses allocutions impromptues, Napoléon trouve des mots de feu qui enflamment les coeurs. En Italie : "Vous égalez aujourd'hui l'armée de Hollande et l'armée du Rhin. Mais vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire." — En marche vers Austerlitz : "C'est maintenant que va se décider pour la seconde fois cette question qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande, si

l'infanterie française est la seconde ou la première de l'Europe!" — La veille d'Iéna, à des heures : "Jeunes gens, il ne faut pas craindre la crues : Quand on ne la craint pas, on la fait remonter dans les rangs ennemis." — Le matin de la Moskowa : "Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Smolensk, et que l'on dise de vous dans la postérité : "Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou!" — A Lutzen, en pousant son cheval au milieu d'un bataillon italien qui lâche pied sous la pluie des obus : "Coglioni ! non fa mal !" — A Arcis-sur-Aube, en se précipitant à la tête du pont qu'encombrent les fuyards : "Qui de vous le passera avant moi ?" — En 1815 : "Les étrangers en veulent encore à notre indépendance. Marchons donc à leur rencontre. Eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes hommes ?"

Mais ce n'est pas seulement cette éoquence enflammée et le prestige de tant de victoires qui fondent dans l'armée le culte de l'Empereur. C'est sa sollicitude envers les soldats, c'est l'attention qu'il leur porte, c'est le soin qu'il prend de les leur parler, c'est sa constante préoccupation de frapper leur esprit et de gagner leur cœur. Une de ses maximes de guerre est que "le premier talent d'un général consiste à connaître le soldat et à capter sa confiance". Aussi, toute conjoncture lui est propice ; il provoque les occasions, il ne néglige aucun moyen. Il parle familièrement aux soldats et souffre qu'ils lui répondent avec la même familiarité. Le héros de l'épopée se fait le bonhomme de la chanson. "Je passais, dit-il à Sainte-Hélène, pour un homme terrible dans les salons, dans les ministères, parmi les généraux, mais nullement parmi les soldats. Ils avaient l'instinct de ma sympathie. Ils me savaient leur protecteur."

Napoléon tutoie tous ses soldats et se laisse tutoyer par ceux à qui l'envie en prend. Quand un factionnaire lui présente les armes, il l'interpelle avec une brusquerie amicale. En campagne, il visite les bivouacs, inspecte les avant-postes et les sentinelles perdues. Le lendemain de chaque combat, il parcourt le terrain à cheval pour veiller à l'enlèvement des blessés que l'on a pu y laisser ; il leur parle, les encourage, les reconforte. Il se fait présenter les soldats qui se sont particulièrement distingués dans l'action. Au feu, il s'approche des batteries et plaisante avec les pointeurs. A Paris, il passe dans les chambrées à l'heure de la théorie et reprend ceux qui récitent un simple sous-officier, un peloton d'instruction. A une grande revue de la garde, au Carrousel, il commande, sans une erreur ni une omission, toute une partie de l'école de bataillon. Dans ses fréquentes visites aux casernes, il ne manque pas de demander s'il y a des mécontents ; il leur tire l'oreille en disant à son aide de camp de noter leur réclamation. Tantôt il passe l'inspection de la lingerie et ordonne qu'elle soit réformée. Tantôt il assiste à la distribution des vivres ou au repas des hommes. Il demande de la soupe, et lui, dont le cœur se soulève à la seule pensée des haricots verts, "parce qu'on y trouve de ces fils qui ressemblent à des cheveux", il mange un jour, sans sourcilier, le contenu d'une gamelle dont il a préalablement retiré un cheveu. Ce n'est pas trop de dire qu'il aurait préféré passer encore une fois le pont d'Arcole.

Si l'empereur exige beaucoup des hommes, lui-même prêche d'exemple. Quelque temps qu'il fasse, jamais il n'ajourne une revue ; mais les soldats endurent patiemment la pluie, "si forte que les canons de fusil se remplissent d'eau", en voyant leur empereur "immobile à cheval et sans manteau, l'eau lui coulant sur les cuisses". La simplicité de ses manières, de son costume même, en impose aux troupes. Le jour de l'entrée à Berlin, où toute la garde était en grande tenue et tout l'état-major en grand uniforme, chacun se montrait l'Empereur "avec son modeste costume, son petit chapeau et sa cocarde d'un sou... C'était curieux de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée".

Le matin d'Eylau, l'Empereur demande une pomme de terre par escouade, et assis sur une botte de paille, bien en vue de toute l'armée, il les fait cuire à son petit feu, les retournant du bout d'un bâton. Dans une halte, il s'approche d'un groupe de soldats qui boivent du vin apporté dans un seau. Quand tous ont bu, il fait signe au corporal, et, prenant le verre dont se sont servis les soldats, il boit à son tour. On raconte qu'un soir, aux Tuileries, il a remplacé un factionnaire qu'il

avait envoyé porter un ordre, et qu'il a monté la garde à sa propre porte. Voilà de quoi défrayer pendant longtemps les veillées des chambrées !

Bon enfant, sous des dehors brusques, avec les hommes, il est le plus souvent sévère et dur avec les chefs, et, quand l'occasion s'y prête, il ne craint pas de faire rire les soldats aux dépens de l'officier. A une revue de la garde, à Berlin, les grenadiers étaient en bataille, ayant derrière eux des bornes de cinq pieds avec des barres de fer enclavées. L'Empereur dit au colonel, qui s'appelait Frédéric, de répéter ses commandements ; puis il fait porter les armes, croiser la baïonnette, et commande enfin : "Demi-tour !" (le colonel répète), et : "En avant ! pas accéléré, marche !" Le colonel, interdit à la vue de l'obstacle, ne répète pas, et voici les oldats arrêtés. L'empereur dit : "Pourquoi ne marches-tu pas ? — Mais... on ne peut passer. — Pauvre Frédéric, commande : En avant !" Et aussitôt les soldats escaladent la haute balustrade.

Un autre trait de l'empereur. En 1809, les grenadiers, venus d'Espagne d'une seule traite (de



Limoges à Ulm, ils avaient fait la route dans des voitures réquisitionnées), arrivent à minuit à Schoenbrunn, après deux étapes de vingt lieues, "les jambes raidées comme des canons de fusil." L'empereur descend aussitôt près d'eux, et les voyant tous, le corps courbé, la tête penchée, se soutenant sur leurs armes, dit à ses grenadiers à cheval : "Faites tout de suite de grands feux, allez chercher de la paille pour les coucher, faites-leur chauffer des chaudières de vin sucré." Puis, s'adressant tout furieux aux officiers : "Est-il possible de voir mes vieux soldats dans un pareil état ! Si j'en avais besoin ! Vous êtes des..." Et le bon Coignet ajoute : "L'Empereur frappait des pieds de colère. Ce n'était pas un homme, c'était un lion."

"Comédiante !" Comédien ? oui et non, car Napoléon aimait vraiment le soldat. En tout cas, comédien qui a l'Europe pour théâtre, vingt peuples pour l'écouter, cinq cent mille soldats pour l'applaudir, et, pour garder sa mémoire, la longue succession des siècles.

HENRY HOUSSAYE,  
de l'Académie française.

## QUAND JE SERAI MAITRESSE DE MAISON

J'ai une petite amie de quinze ans, très naturelle et spontanée, avec qui j'aime fort à causer. Elle a déjà des idées très personnelles sur une foule de choses, et, comme elle est la franchise même, elle les expose volontiers, sans fausse honte comme sans prétention. Et je vous assure que ce qu'elle dit est généralement très sensé, avec une pointe d'esprit qui en relève la saveur.

Dernièrement, je lui demandais :

— Voyons, ma petite Hade, tu deviens une jeune fille ; dans peu d'années, tu seras mariée, tu auras une maison à diriger. Que feras-tu ?

— Je ne saurais, me dit-elle, vous répondre à brûle-pourpoint. Non que je n'aie déjà réfléchi à cette grave question, mais il me faudrait un peu de temps pour classer mes réflexions. Permettez-moi de vous envoyer, demain seulement, ma réponse par écrit :

"Et voici ce que m'écrivit la petite Made :

"M'occuper d'une maison ! Cette perspective ne me séduit guère. Je trouve que tout n'est pas amusant dans la vie d'une maîtresse de maison. A présent, j'apprends des choses très intéressantes : je dessine, je lis, je fais de la musique, je classe ma collection de cartes-postales et je ne me mêle guère de la maison que pour commander des entremets et des gâteaux... C'est ma partie.

"Cette vie bien simple me semble délicieuse. Hélas ! tout cela changera. Il faudra que je commande... Quelle terrible responsabilité ! Mesurer les conséquences de ses décisions, donner ses ordres avec fermeté et douceur tout ensemble... Il faudra que je fasse passer mes devoirs avant mes plaisirs, que je m'arrache aux livres les plus poétiques pour recevoir la blanchisseuse !... Il faudra que je fasse des comptes... Oh ! faire des comptes !... Je me vois déjà recommençant mes additions une demi-douzaine de fois sans jamais trouver le même total.

"Il est vrai que, si on aime beaucoup son mari (et je compte ne pas détester le mien), tous ces petits ennuis doivent paraître agréables.

"Le mari d'une maîtresse de maison est la première personne qu'elle doit chercher à satisfaire, quand même il serait désagréable et grognon. Mais je ne veux pas supposer un instant que le mien posséderait ces vilains défauts... Non, non, je suis sûre qu'il sera un homme charmant sous tous les rapports, et que nous nous entendrons très bien.

"Et mes enfants !... Vous devez rire, mon grand ami. Vous ne voyez pas la petite Made, avec son catogan et ses jupes courtes, transformée en une respectable mère de famille. Eh bien ! moi, au contraire, je me vois très bien. C'est même cette partie de ma tâche à laquelle je songe avec le plus de plaisir, et qui me paraît d'avance la plus agréable. Je sais bien que les petits sont quelquefois bien ennuyeux : ils crient, ils nous réveillent la nuit, ils poussent souvent l'indiscrétion jusqu'à vous forcer à les changer de linge trois ou quatre fois en une heure. Mais ils sont si gentils avec leurs nez de chat, leurs frimousses roses et leurs grands yeux ! Ils ont une si drôle de façon de rire quand ils sont contents, et de se renverser en arrière pour marquer leur fureur !... Vous savez, mon grand ami, combien j'ai aimé mes poupées... je les aime encore (ceci entre nous, n'est-ce pas ?) Que sera-ce d'une poupée vivante et chantante !...

"N'allez pas croire, cependant, que mes enfants seportent seulement mes joujoux. Je serai une mère tendre, mais sérieuse, sévère même au besoin. J'aurai des principes... et je les appliquerai. Je donnerai de bons conseils, mais je prêcherai surtout d'exemple. Les enfants sont de petits singes. Ils imitent ce qu'ils voient faire à leurs parents. Je tâcherai d'être un bon modèle.

"Voici maintenant une question plus épineuse : le service ! Quand une maîtresse de maison a résolu le problème, difficile à l'heure actuelle, de conserver ses domestiques plus de huit jours, elle doit les surveiller, leur faire les observations nécessaires, tout en restant toujours polie. Elle doit vérifier les achats, reviser les dépenses, sans tomber dans la lésine. Oh ! cette question d'argent ! Etre économe sans avarice, large sans prodigalité, se refuser les inutilités, et pourtant, se permettre quelques fantaisies ! Qu'il faut de mesure, de tact et de raison ! Combien tout cela est difficile !

"Et les invités ? La maîtresse de maison doit faire son possible pour les satisfaire. Mais, pour y parvenir, il faut qu'elle soit d'une rare habileté. Dans son appartement, il doit régner une température qui plaise également aux personnes frileuses et à celles qui ont toujours trop chaud... Il faut qu'elle ait toujours du thé et des gâteaux prêts pour les visiteurs, dont la plupart s'intéressent surtout à ces accessoires... Il faut qu'elle se montre envers tous d'une exquise amabilité, avec les nuances pourtant qu'exigent l'âge, la situation sociale ou le degré d'intimité... Il faut qu'elle dirige les conversations pour arrêter les mots imprudents ou maladroits, esquiver les sujets trop brûlants, imposer silence aux emballés et aux gaffeurs... Il faut...

"Mais je n'en finirais pas, mon grand ami. Pardonnez ce long babillage à une petite fille qui rêve parfois à l'avenir, et ne pense pas, sans peu de frayeur, qu'elle sera bientôt une maîtresse de maison."

Qu'en dites-vous, mes chères lectrices ? Avez-vous tort de vous avertir que la petite Made a du bon sens et de l'esprit ?

MARSILE.

# POUR NOS LECTRICES

## CHRONIQUE DE LA MODE

Les blouses et les corsages différents des jupes, tout en gardant la faveur dont ils ont si longtemps et avec tant de raison joui, pour les costumes sans-cérémonie, ne sont plus admis dans les toilettes habillées. Il est de mode d'avoir, en ce moment, le corsage fait de même étoffe que la robe ; c'est du moins ce par quoi se distinguent toutes les robes en étamine, en voile, éminemment élégantes. Ainsi, une jupe entièrement plissé soleil, aura un corsage de même étoffe et même de ce style, c'est-à-dire formé de plis un peu plus fins, serrés à la taille par une ceinture haute ; le petit figaro court à plis creux dans le dos et sur la poitrine, se fait également ; il tient à la fois du gilet et du corsage, car, descendant très bas et remontant au col, il peut fort bien, pour les grandes chaleurs, se porter avec une simple chemisette. La ceinture haute, en soie, dissimulera ce qui ne doit pas être vu.

Certes, la toilette entière faite du même tissu, d'un même style, est beaucoup plus élégante qu'une jupe et un corsage non pareils ; mais, cependant, chères lectrices, ne criez pas haro sur les chemisettes séparées.

D'abord, pour bien des jeunes femmes, cela leur permet d'être plus facilement élégantes : une jupe ou deux de teintes neutres ; plusieurs chemisettes de nuances et de genres différents, et voici leur garde-robe montée.

C'est beaucoup moins coûteux, cela met une note gaie et claire auprès du visage — car pour les chemisettes on prend presque toujours de jolies teintes douces, tandis que si l'on achète une robe, on la prendra plutôt de nuance sombre, parce que "c'est plus pratique".

C'est moins habillé, d'accord, mais c'est charmant.

Le costume-tailleur, si pratique, si commode, se porte encore, et aussi en été ; quoique moins nouveau que l'autre, il a ses fanatiques ; je ne serais pas surprise que son grand succès tint à ces corsages chemisettes, qu'il permet de changer à volonté, ce qui équivaut à dire autant de chemisettes

différentes, autant de costumes, ou du moins de toilettes.

Le luxe se porte principalement encore aux jupons ; ceux de soie sont d'une richesse incomparable. Sans parler de ceux de mousseline à dentelle avec transparent de soie, qui sont fort appréciés, principalement quand il fait très chaud. Il en est aussi en broché de soie d'une suprême élégance, non seulement à cause de la valeur du broché, généralement fort beau au point de vue du dessin et de la qualité, mais surtout en raison de la garniture. Il en est avec haut en soie broché et grand volant en faille française, qui ont une garniture en point d'esprit blanc entièrement ruché et bordé d'un ruban de soie blanche. Sur ce premier volant s'en pose un second et un troisième également ruchés. Au-dessus, de grands carrés de den-



No 4419. — Ce pratique petit tablier est toujours de mode, il est garni de broderie et sera très convenable pour le jeu et l'étude. Toutes les dimensions pour enfants de 4 à 14 ans.

telle encadrés de rubans de soie blanche ; encore au-dessus, un nouveau volant en point d'esprit, plus haut d'au moins trois pouces avec un bord ruché.

C'est riche, très riche, pour ne pas dire somptueux.

J'en ai donné cette description détaillée, non pour conseiller à mes lectrices de le copier exactement, ce serait, pour beaucoup, de l'extravagance, mais pour leur donner une idée qu'elles pourraient réaliser avec des matériaux de moindre valeur, d'une façon encore très charmante.

LAURENTIENNE.

## PETIT COURRIER

FLEUR DE VINGT ANS. — Choisissez un parfum discret et n'en abusez pas. Le lilas blanc mêlé à la violette donne un effet très apprécié. 2. Oui, c'est mieux d'assortir ses gants au chapeau. 3. Les chapeaux de tulle sont plus portés que ceux de chiffon, et encore plus fragiles. 4. De \$10.00 à \$12.00, je pense.

ROSE D'OR. — Lisez aujourd'hui même, sur cette page, un article intitulé : "Les taches de



No 4420. — Robe et pantalon combinés pour garçons ou fillettes. Ce vêtement est pratique, non seulement en ce qu'il est économique, mais encore à cause du confort qu'il procure à l'enfant ; les petites filles jusqu'à l'âge de 10 ans peuvent le porter au lieu du jupon. Le patron est coupé pour enfants de 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 ans.

rousseur", vous y trouverez ce que vous demandez. 2. N'écrivez pas à un jeune homme que vous ne connaissez pas, vous n'y gagneriez que de faire rire à vos dépens et de passer pour une jeune fille légère.

MADAME C. — Vous êtes on ne peut plus satisfaite du système de coupe du professeur Viau ; j'en suis charmée et non pas surprise. Ne me remerciez pas et rappelez-vous que je suis toujours à votre disposition pour tous les renseignements ou informations sur la mode dont vous pourrez avoir besoin.

LAURENTIENNE.



No 4395. — Ce costume de jeune fille est extrêmement seyant, orné de grosse dentelle sur toile. Le corsage s'ouvre sur une guimpe en toile blanche à petits plis. Ce patron est coupé pour fillettes de 12, 14 et 16 ans.



No 6012. — Robe de nuit très élégante et confortable, garnie de pointes "mouchoir" au yoke et aux manches. Cette forme de garniture est très nouvelle. Le patron est coupé pour tailles mesurant de 20 à 36 pouces.



L'ÉTIQUETTE À TABLE

Au moment où les primeurs font leur apparition sur les tables des restaurants et des particuliers, il est intéressant d'étudier les diverses façons de les manger. Il est des règles de savoir-vivre que tous connaissent ; mais il en existe d'autres, moins courantes, qui échappent à l'attention des personnes peu accoutumées au monde. Voici quelques usages de politesse qui vous donneront sans grande peine le renom d'"homme bien élevé".

**COMMENT ON DOIT MANGER LES HORS-D'OEUVRE.** — Les olives sont mangées à la fourchette ; on enlève le noyau qu'on dépose sur sa fourchette et qu'on met finalement sur son assiette.

**LES RADIS.** — On coupe les queues des radis avec le couteau et la fourchette, on porte le radis à sa bouche avec la fourchette. Ajoutons qu'il n'est nullement malséant de manger le radis en le tenant avec les doigts, pour le porter à sa bouche.

**LES CREVETTES.** — Les crevettes se dépouillent avec le couteau et la fourchette. Il existe même pour les nettoyer de petites curettes en argent, mais ces instruments sont fort incommodes et fort impratiques.

**LE BEURRE.** — Le beurre se mange comme le fromage, c'est-à-dire qu'on l'étend sur de petits morceaux de pain.

**LES OEUFS.** — Doit-on casser l'oeuf par le gros ou le petit bout ? C'est l'éternelle question non encore résolue. Mais de quelque côté que nous brisions l'oeuf, nous devons le casser avec la petite cuiller. C'est avec celle-ci qu'on le mange, on ne fait point de "mouillettes", la coquille vide est écrasée sur l'assiette. Les Américains, après avoir brisé l'oeuf peu cuit, le jettent dans un verre à bordaux, le mélangent avec une petite cuiller et le boivent ou le mangent à la cuiller.

**DEUX PETITES RECETTES DE FAMILLE.** — Si vous êtes gourmet, ajoutez au jaune de votre oeuf une cuillerée de crème fraîche ou un peu de beurre, remuez et mangez, vous obtenez ainsi un mélange délicieux.

Au lieu de mettre du sel plus ou moins long à fondre dans l'oeuf, faites-le dissoudre dans une demi-cuiller à café d'eau et ajoutez ensuite cette eau à l'oeuf en tournant pour mélanger.

(A suivre)

LES TACHES DE ROUSSEUR

Je n'ai pas besoin, chères lectrices, de vous faire la description de cet état spécial de la peau que le dermatologiste appelle "lentigo", et que le public désigne sous le nom de "taches de rousseur". Vous connaissez toutes ces petites taches fauves qui pigmentent le visage et les mains des personnes dont la peau est fine et dont les cheveux sont d'un blond ardent.

Pendant l'hiver, alors que l'on vit dans les appartements et que l'on s'expose peu à l'air du dehors, ces petites taches semblent disparaître d'autant mieux que le soleil, étant pâle et peu ardent, son action se fait à peine sentir sur l'épiderme. Mais vienne la belle saison, vienne l'été avec ses chaleurs et ses rayons vifs et brûlants, avec les promenades à la campagne, le séjour à l'air vif au bord de la mer, et aussitôt les traces effacées réapparaissent avec un éclat nouveau. Voilà qui désole bien des jolies femmes, car ces vilaines taches s'attaquent aux visages les plus délicats et les plus gracieux.

Le lentigo est-il guérissable ? Telle est la question que l'on me pose assez souvent. A cela ma réponse est toute prête, elle m'est dictée par l'expérience que j'ai acquise de l'évolution de toutes les petites misères extérieures qui, en diminuant votre beauté, vous désolent tant, chères lectrices.

Le lentigo est guérissable au même titre que les points noirs, que les trous de la peau, que la séborrhée grasse et autres dermatoses constitutionnelles.

J'ai vu des taches de rousseur disparaître définitivement pour ne plus revenir, de même que j'ai pu obtenir des transformations du tissu cutané, telles que les points noirs et la séborrhée grasse en étaient bannis sans retour. Mais dans l'état actuel de la science, il faut faire ses réserves et convenir qu'une personne atteinte de lentigo, de même qu'une personne affligée de séborrhée ou de points noirs, sera exposée au retour de ces désagréments, si elle cesse complètement de se

soigner, quand bien même ces stigmates seraient effacés.

Le traitement électrique, le roi des traitements dermatologiques, a son indication dans cette affection, et, lorsqu'il réussit, c'est le seul qui ait des chances d'être radical et définitif, mais son action est bien moins sûre dans ce cas que dans la couperose, où il est véritablement merveilleux.

Le traitement médicamenteux est plus souvent employé.

On se sert tantôt d'une pommade que l'on applique le soir pour la nuit :

- Précipité blanc, 2 grammes.
- Lanoline, àà 10 grammes.
- Vaseline jaune, àà 10 grammes.
- F. s. a.

Tantôt d'une lotion dont l'emploi est analogue :

- Liqueur de Van Sweiten, àà 100 grammes.
- Glycérine officinale, àà 100 grammes.
- F. s. a. lotion un extrait.

Mais il faut savoir que ces préparations sont dangereuses, que les pharmaciens ne peuvent les délivrer sans ordonnance, et que leur emploi doit être surveillé.



Ravissante toilette en batiste blanche.

A ces soins il convient d'ajouter certaines prescriptions hygiéniques.

Eviter de s'exposer aux ardeurs du soleil, se garantir du vent et se préserver de l'air vif du bord de la mer ou des montagnes. Les rayons rouges ne sont pas favorables au développement des taches de rousseur, aussi les personnes qui y sont sujettes pourront-elles utilement mettre à la fenêtre de leur chambre des rideaux rouges, et faire usage, pour sortir sur les plages ou dans la campagne, d'une large voilette rouge orangé.

Dr A. GABORIAU.

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES

**POTAGE IMPERATRICE.** — Dans un excellent consommé, mettez une demi-cuillerée à bouche de tapioca pour chaque convive. Délayez autant de jaunes d'oeufs dans le même nombre de cuillerées de crème triple que vous devez avoir de convives. Le tapioca étant convenablement cuit et bouillant, retirez-le du feu et versez-y la liaison de jaunes d'oeufs et de crème ; tournez-le avec la spatule

et versez le délicieux potage sans le remettre au feu. C'est la plus succulente originalité culinaire qu'un gourmet puisse savourer.

**NETTOYAGE DES DENTELLES NOIRES.** — Les dentelles noires sont superbes si on les laisse tremper une demi-heure dans de la bière.

**POUR ENLEVER LES TACHES DE VIN, DE FRUITS, ETC.** — Quand on ne peut pas lessiver, il suffit de mettre un peu de sel humide sur les taches ; puis on plonge les parties tachées dans du lait en ébullition qu'on laisse sur le feu. Ensuite, rincer à l'eau chaude, puis à l'eau fraîche.

**NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE.** — Imprégner une brosse d'esprit de vin dans lequel on a délayé du blanc d'Espagne, et la passer sur l'objet ; laisser sécher, puis avec une seconde brosse sèche, frotter l'objet pour enlever le blanc d'Espagne.

**CARAMELS AU CHOCOLAT.** — Versez dans une casserole de cuivre 8 onces de chocolat en poudre, 6 onces de bon miel, 8 onces de sucre et 3 onces de beurre fin. Cuisez au cassé en ayant soin de remuer avec une cuiller en bois ou en argent. Lorsque l'appareil est à point, versez dans le moule à caramels et laissez refroidir.

C'est la véritable manière pour faire de bons caramels au chocolat.

**PETITS SOUFFLES A LA MOELLE.** — Hachez finement une livre de moelle de boeuf, faites tremper dans du lait une livre de pain blanc au lait, que vous ajoutez à la moelle après en avoir exprimé le liquide.

Poivrez et salez en y joignant un soupçon de noix de muscade. Ajoutez successivement cinq oeufs. Ne mêlez le second oeuf qu'après avoir mélangé parfaitement le premier, et ainsi de suite jusqu'au cinquième.

Versez votre préparation dans de petites timbales ; mettez celles-ci au feu, au bain-marie.

Ces proportions sont calculées pour environ dix-huit timbales.

AVIS

Détachez ce coupon et adressez-nous-le avec dix centins pour chaque patron que vous désirez vous procurer.

<p><b>COUPON</b></p> <p>Inscrivez ci-dessous le numéro du patron, la mesure du buste, celle de la taille, ou seulement l'âge, si c'est pour un enfant.</p>	Age de l'enfant	..... ans
	Mesure de la taille	..... pcs
	Mesure du buste	..... pcs
	No du patron	.....
	No	..... pcs
	No	..... pcs
	No	..... pcs
	No	..... pcs
NOM : Mme ou Mlle.....		VILLE.....
RUE et No.....		PROVINCE ou ETAT.....
PAROISSE.....		Adressez : Département des Patrons, "Album Universel," Montréal

N. B. — Il ne sera tenu aucun compte des coupons qui ne seront pas remplis conformément aux instructions ci-dessus. Tout abonné qui n'aurait pas reçu le patron demandé après nous avoir adressé un premier coupon, pourra nous en adresser un second en y inscrivant le mot "corrigé".

Les lettres qui nous seront adressées concernant ce département devront contenir un timbre de deux centins, si elles demandent une réponse.

## UNE PAGE D'ACTUALITÉ

## LES ANGLAIS ET LE MAHDI SOMALI

Tout le pays somali est, depuis quelque temps, en effervescence, par suite de l'apparition d'un prophète musulman, ou mahdi, dans la Somalie, anglaise. L'agitation qu'il a soulevée est telle que les Anglais ont dû envoyer contre lui plusieurs expéditions qui, jusqu'ici, n'ont pas encore donné les résultats désirés.

On sait qu'on désigne sous le nom de pays des Somalis cette vaste pointe orientale de l'Afrique qui s'avance vers l'Océan Indien au sud de l'Arabie, dont elle est séparée par le golfe d'Aden. La forme de cette sorte de péninsule est celle d'un triangle, dont le cap Guardafui est le sommet, et dont la base est marquée par une ligne qui serait tirée du détroit de Bab el Manded, à l'embouchure du Djouba.

Tout ce territoire est habité par un peuple qui prétend descendre des Arabes et qui est très fier de son origine, les Somalis. En réalité, ce ne sont que des Gallas, plus ou moins mélangés de sang arabe. On y distingue trois groupes principaux : les Somalis-Adji, les Somalis-Haouiya et les Somalis-Rahhan'ouine ; les uns et les autres se subdivisent en un assez grand nombre de tribus.

Si l'on prend pour type la tribu des Madjourtines, qui fait partie du groupe des Somalis-Adji, on peut dire que les Somalis sont de taille assez élevée. La peau est d'un noir rouge, les cheveux sont noirs, rudes et crépus, les narines et les lèvres sont fortes, la bouche est grande.

Les hommes et les femmes se drapent dans une longue pièce d'étoffe. Les femmes emprisonnent leurs cheveux dans une sorte de coiffe ; elles portent de nombreuses parures, des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets aux coudes et aux poignets. Les hommes portent au cou un verset du Coran, enfermé dans un petit sachet de cuir.

Chaque tribu somalie est gouvernée par un chef suprême qui porte le titre du sultan chez les Medjourtines, et celui de "guérad" dans les autres tribus.

Les Somalis sont musulmans. Près du littoral, ils ont de grossières mosquées en pisé, parfois blanchies à la chaux. Les nomades s'agenouillent sur un morceau de cuir découpé sur le plan de la mosquée de la Mecque, au milieu d'un rond de pierres. Les Somalis enterrent les morts selon le rite musulman. Le pays des Somalis est partagé, au point de vue politique, entre quatre puissances. La France n'en occupe qu'une faible partie à Obock et Djibouti ; l'Angleterre détient une zone qui s'étend de Zeila à Bender-Ziadeh ; l'Abyssinie prétend à toute la partie de l'Ogaden, qui s'étend au sud-est du Harrar, au sud du Somaliland britannique ; enfin, l'Italie possède, mais sans l'occuper, tout le reste de la péninsule comprenant son extrême pointe et toute la côte de Benadir jusqu'au Djouba.

C'est dans le Somaliland britannique et dans l'Ogaden que le prophète a répandu ses prédications et exercé ses ravages. Ce personnage, qui, de son véritable nom, s'appelle Mohamed Abdullah, et que les Anglais surnomment "mad mullah", le prêtre fou, est âgé d'environ trente-deux ans.

Il est fils de pauvres pasteurs de l'Ogaden. Elevé chez les Danakils, il fut, dit-on, initié de bonne heure aux pratiques de la sorcellerie, et il sut s'en servir pour exploiter les populations naïves et accroître son influence. Il étudia ensuite le Coran, apprit l'arabe avec les marabouts et fit quatre fois le pèlerinage de la Mecque, ce qui lui valut un grand renom de sainteté. Il n'en fallut pas davantage pour que, avec un caractère ambitieux, il lui vint à l'esprit de se créer des adeptes.

Mohamed Abdullah tenta d'abord de faire des prédications à Berbera, sur la côte du golfe d'Aden, mais ce fut sans succès. Il pénétra alors dans l'intérieur du Somaliland et choisit comme centre d'action la région du Nogal, où habite la tribu des Dolbohanti. Il trouva là un terrain de propagande plus favorable et ne tarda pas à en imposer aux populations par ses allures inspirées, sa haute stature et sa parole assurée. Reçu partout comme un envoyé d'Allah, il fut comblé de cadeaux, et son influence s'accrut en même temps que sa fortune.

C'est alors qu'il usa de sa puissance pour entraîner ses adeptes à sa suite contre les tribus du Somaliland, voisines de Berbera. Les bandes jetèrent partout la terreur, dévastant et massacrant tout sur leur passage. Les quelques soldats qu'entretenaient les Anglais dans leur colonie

étaient impuissants à arrêter le flot des envahisseurs, d'autant plus redoutable que le fanatisme en faisait des forcenés.

Les Anglais firent alors débarquer à Berbera, en 1899, des détachements de troupes anglo-indiennes, qui livrèrent quelques petits combats. Le mahdi jugea alors prudent de se replier derrière les monts Gollis et de se réfugier dans l'Ogaden, en dehors du territoire britannique.

Mais il ne cessa pas ses déprédations, et là, ayant soulevé les tribus somalis, il les lança contre les Abyssins, dans la direction du Harrar. Le ras Makonnen dut lever une armée pour les arrêter dans leur marche. Une rencontre eut lieu entre Djidjiga et Milmil. Les bandes du mullah chargèrent avec fureur les Ethiopiens, mais, malgré leur bravoure, ils ne purent leur faire lâcher pied ; ils durent battre en retraite, abandonnant 2,000 morts sur le champ de bataille. Les Ethiopiens firent une grande razzia et revinrent au Harrar, en poussant devant eux de grands troupeaux, mais la puissance du mahdi n'avait guère été atteinte.

Au début de 1901, il lança de nouveau des hordes fanatiques sur le territoire britannique. Cette fois, les Anglais étaient prêts à la résistance. Le colonel Swayne, qui avait encadré dans le corps expéditionnaire les Somalis restés fidèles, livra bataille au mahdi du côté du Nogal et le mit en complète déroute. Il alla se réfugier dans la Somalie italienne. Quant à la colonie anglaise, elle avait,

journalée de marche environ au nord de Moudoug, et fut attaquée dans la brousse épaisse. Les Somalis, profitant du désordre qui se produisit dans le convoi, rompirent les lignes anglaises et parvinrent même à s'emparer d'un canon Maxim. Le colonel Swayne finit par rétablir l'ordre et par repousser l'ennemi ; il réussit ensuite à se retrancher dans une enceinte de broussailles du zériba, sorte de fortification temporaire qui sert à protéger les campements. Mais la colonne avait eu 70 tués et une centaine de blessés, et, dans ces conditions, la retraite s'imposait, d'autant qu'une grande partie de la force britannique consistait en soldats somalis, qui se trouvaient entièrement démoralisés.

L'échec éprouvé par les Anglais a donné un immense prestige au mahdi Abdullah et n'a pu que grossir le nombre de ses adhérents. D'après certains journaux anglais, il peut mettre sur pied 30,000 guerriers. C'est maintenant avec des forces beaucoup plus nombreuses qu'il va falloir recommencer la lutte et entamer la troisième année de guerre. Des renforts ont été envoyés de Bombay et des protectorats africains au Somaliland. Le général Manning a été placé à la tête de la nouvelle expédition et le colonel Swayne est rentré en Europe. C'est Obbia, sur le territoire du protectorat italien, qui a été choisi comme lieu de débarquement des troupes, dont l'effectif atteindra, avec les renforts attendus de l'Inde, 2,300 hommes.

On avait fondé de grandes espérances sur l'action de cette colonne, mais l'Angleterre a sur les bras une expédition qui ne peut manquer d'être difficile et coûteuse ; on vient de s'en apercevoir par un nouvel échec, dont on a peut-être exagéré l'importance, mais qui n'en présente pas moins une certaine gravité, par l'effet moral qu'il a produit dans le monde entier.

G. REGELSPERGER.



Type de jeune fille Somali

## APHORISMES de P. BOURGET sur L'AMOUR

Le coeur d'un homme a toujours l'âge de son sexe.

\* \* \*

Il n'y a pas de demi-pudeurs ni de demi-impudeurs.

\* \* \*

Aimer par le coeur, c'est avoir d'avance tout pardonné à ce qu'on aime.

\* \* \*

Ce que les hommes pardonnent le moins à une femme, c'est qu'elle se console d'avoir été trahie par eux.

\* \* \*

Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole. Il reste grêlé.

\* \* \*

L'homme qui n'a jamais été ou qui n'est plus aimé, vit à l'état de colère permanente contre tous les amants.

\* \* \*

Ce ne sont pas les trahisons des femmes qui nous apprennent le plus à nous défier d'elles, ce sont les nôtres.

\* \* \*

Dans un coeur qui aime vraiment, ou la jalousie tue l'amour, ou bien l'amour tue la jalousie. C'est le contraire dans la passion.

\* \* \*

Tout amant qui cherche dans l'amour autre chose que l'amour, depuis l'intérêt jusqu'à l'estime, n'est pas un amant.

\* \* \*

Une femme qui a vraiment aimé, autant dire souffert, regarde flirter les autres avec les yeux d'une mère qui a perdu un enfant et qui voit des petites filles jouer à la poupée.

\* \* \*

Il existe un certain état mental et physique durant lequel tout s'abolit en nous, dans notre pensée, dans notre coeur et dans nos sens, ambition, devoir, passé, avenir, habitudes, besoins, à la seule idée d'un autre être.

J'appelle cet état l'AMOUR.

UNE CHASSE À L'ÉLÉPHANT

...Nous étions sur les bords de la mare quelque peu remplie et nous relevions des traces fraîches d'éléphant.

J'avais deux moyens de chasser ces ruminants : ou leur envoyer des salves avec les 40 fusils qui me restaient, ou, au contraire, me mettre à l'affût et tirer seul. Je m'arrêtai à ce dernier moyen, pour plusieurs motifs.

D'abord, quand on veut réussir à la chasse, surtout avec des animaux qui, comme ceux-ci, prennent le vent, il faut y aller avec le moins de monde possible.

De plus, il eût pu se faire que l'éléphant blessé chargeât ma section, et, avant de tomber, en écrasât la moitié.

Je laissai donc mes hommes à l'abri, à quelques kilomètres de la mare, et partis seul avec les chasseurs indigènes.

L'éléphant était familier à ces derniers. Ils savaient qu'il venait boire vers cinq heures du soir, et il suivait presque toujours la même piste. Nous étudiâmes donc la direction du vent, et creusâmes des trous du côté opposé à cette direction, de façon que l'éléphant ne pût nous sentir.

J'avais avec moi cinq archers, très renommés pour leur habileté. Chacun, ayant creusé son trou, éparpilla le sable tout autour, se blottit dedans, l'oeil au guet. J'en fis autant, et nous attendîmes le bon plaisir de notre bon gibier.

Cinq heures, rien !... La demie, rien encore ! J'allais sortir de mon trou pour respirer un peu, quand un appel me fit terrer de nouveau.

Je glissai un oeil du côté de la piste. Près d'un groupe d'arbres qui les dissimulait, j'aperçus deux éléphants en arrêt.

Ils regardaient la mare d'un air indécis, et leurs trompes complètement

levées, aspiraient bruyamment l'air de droite et de gauche ; certainement, ils avaient l'éveil. Ils restèrent ainsi un bon quart d'heure, nous, dans nos trous, retenant notre souffle.

Enfin, ne voyant rien bouger, le plus gros fit quelques pas à découvert, puis, revenant vers son compagnon, il lui frôla l'épaule, avec l'air de lui dire :

"Viens donc ! il n'y a pas de danger."

Et tous deux, passant à dix mètres de nous, prirent le trot vers la mare.

Nous étions convenus de ne les tirer qu'au retour, quand ils auraient fini de boire. De plus, je ne devais faire usage de mon fusil qu'en cas de nécessité absolue, à cause du bruit et de l'odeur de la poudre, qui nous auraient trahis.

Le temps me semblait long. Ces diables d'éléphants, complètement rassurés, ne se pressaient pas du tout. Ils buvaient, crachaient, faisaient des bulles dans l'eau, se flanquaient des coups de trompe.

C'étaient de vrais enfants en récréation... Mais tout à une fin — même les jeux les plus variés, — et mes éléphants en avaient de si différents, que j'ai plus d'une fois, au cours de ces ébats, regretté de n'avoir pas mon vérascope.

Donc, redevenant sérieux, l'aimable paire sortit de l'eau, et, doublant l'allure, prit au grand trot le chemin du désert.

Sapristi, ils viennent droit sur nous.

Ils sont capables de nous écraser.

Les voilà à quelques verges... C'est le moment. Les flèches, préalablement trempées dans du poison violent, pénétrèrent avec un bruit mat sous le

Ceux-ci s'arrêtaient net, reniflent avec fureur, ventre des ruminants.

jettent de tous côtés des coups de trompe contre un ennemi invisible, et piétinent sur place. Le sol tremble, malheur à celui qui sera vu ; c'en sera fait de lui... Je retiens mon souffle, tandis que les archers se tiennent cois au fond de leur trou. Grâce à Dieu, les éléphants ne nous découvrent pas. Ils commencent à sentir l'effet du terrible poison, poussent un meuglement formidable, et piquent, comme des fous, vers la région des sables.

Aussitôt une seconde bordée de flèches les atteint, qui les fait courir plus vite.

D'où nous sommes, nous dominons quelque peu la contrée. Nous suivons de l'oeil les fuyards.

Ils ne fuient pas longtemps. Environ à 2,500 pieds, le plus petit tombe de tout son long sur le sable. Mes archers poussent un cri de triomphe, et, sans réflexion, se précipitent hors de leur trou... Ah ! les imprudents !... L'autre, le plus

Patatras ! l'énorme bête, entraînée par son élan formidable, roule deux ou trois fois sur elle-même dans un nuage de poussière, et reste immobile, la trompe détendue. Mon éléphant est mort... Et je tiens mon cuissot.

L'ARCHE DE NOÉ

L'oncle Auguste avait rapporté, de la Foire aux Pains d'épice, un tas d'animaux : des lions, des éléphants, des chevaux, des cochons, le tout en excellent pain d'épice.

La maman avait eu soin de mettre ces bonnes friandises dans une armoire.

Tintin Lutin aurait bien voulu en manger tout de suite, mais il n'osait trop se risquer sans l'autorisation maternelle. Son petit cerveau se mit à

combiner toutes sortes de ruses pour satisfaire sa gourmandise, sans encourir les rigueurs de sa mère.

Celle-ci était occupée dans son ménage quand elle vit arriver Tintin.

—Maman, dit le malicieux bambin, permets-tu que je joue avec Lili. (Lili est la jeune soeur de Tintin.)

—Mais, oui, dit la maman, pourvu que vous ne fassiez pas trop de bruit.

—Oh ! non, maman, nous serons très tranquilles... Nous allons jouer à l'Arche de Noé... Tu permets, dis, maman, que nous jouions à l'Arche de Noé ?

—Certainement, répondit la mère, allez et que je ne vous entende pas.

Fort de cette autorisation, Tintin s'en fut auprès de sa soeur.

—Veux-tu jouer à l'Arche de Noé, avec moi ? lui demanda-t-il.

—Je veux bien, répondit la petite fille.

—Bien, ajouta Tintin, toi, tu feras Noé ; moi, je ferai l'arche, va chercher les animaux. Et ce disant, il désigna l'armoire aux pains d'épices.

La Noé improvisée alla quérir fidèlement les animaux un à un et les apporta à Tintin, qui, consciencieusement, les avalait à mesure que sa soeur les lui apportait.

Lili, trop occupée à sa besogne, ne s'aperçut de la disparition des bêtes que lorsque le dernier, un superbe cochon, eut suivi le chemin des autres.

Elle se mit alors à pleurer et à crier de se voir ainsi frustrée.

La maman, entendant le bruit, accourut.

—Qu'est-ce qui se passe ? questionna-t-elle.

—Hi ! hi ! fit Lili. Tintin a mangé tous les animaux en pain d'épice.

—Mais, maman, riposta Tintin... nous avons joué à l'Arche de Noé, comme tu l'avais permis.

—Qu'est-ce que Lili faisait ? demanda la mère.

—Elle faisait Noé.

—Et toi ?

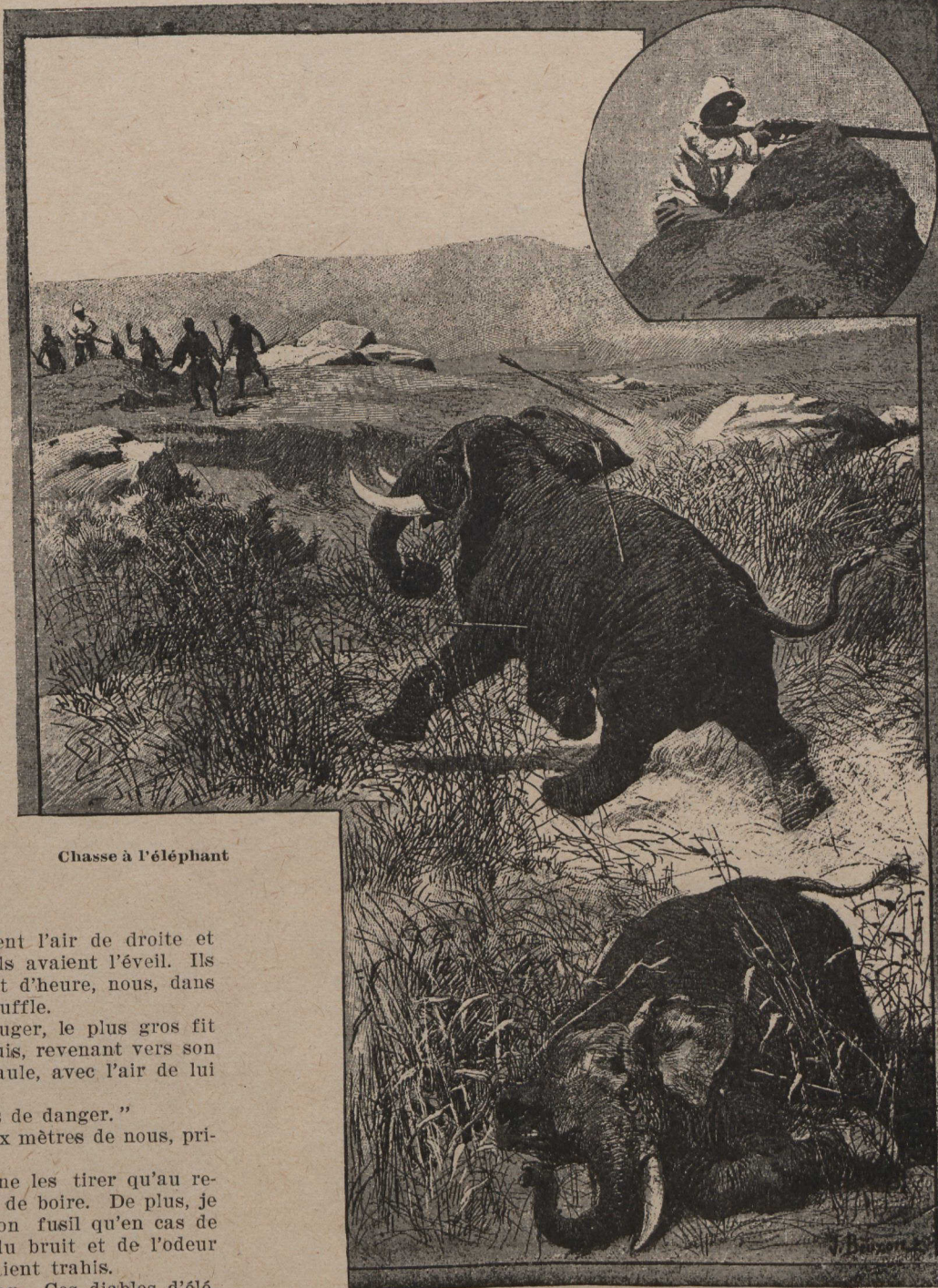
—Moi, je faisais l'arche.

—Et les animaux, où sont-ils ?

—Ils sont dans l'arche.

La maman ne put s'empêcher de rire à cette réponse. Elle dédommagea Lili avec d'autres friandises, ce qui la consola bien vite.

Apparemment, les animaux ne faisaient pas bon ménage dans l'arche, car Tintin fut bientôt pris d'indigestion et passa une nuit affreuse.



Chasse à l'éléphant

grand, a entendu leurs cris. Il les voit et, avant qu'ils aient eu le temps de rentrer en terre, il charge à fond de train sur eux, la trompe enroulée, les défenses baissées.

Il est effrayant. Le moment est terrible.

Maintenant, la partie est entre mes mains. A moi, mon fusil !

A 1,300 pieds, j'ouvre le feu à répétition, froidement, appuyé sur le rebord de mon trou... Mes projectiles sifflent. J'entends leur choc sur le crâne osseux de mon éléphant...

Déjà trois balles, et il n'est pas tombé ! Il avance rapidement. Il n'est plus qu'à 350 pieds. Je sens le vertige m'envahir, une sueur froide mouille mes tempes !...

Allons, du courage ! Une quatrième balle, bien dans l'oeil gauche.



# LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

## VENEZ-VOUS ?

Ce matin, tout est charmant dans la nature. Le soleil étale là-bas, au-dessus de la colline, son large disque et répand sur la plaine mille étincelles que les blés, ondulant sous les tièdes haleines des zéphirs, reflètent de part et d'autre. On dirait une pluie de paillettes d'or semée par quelque angelet du bon Dieu. Le colibri, tout joyeux, prend son bain dans quelques gouttelettes de rosée qui brillent comme des perles précieuses, dans le calice des fleurs empourprées. De jeunes passe-reaux, le bec tout jaune, le duvet sur la tête, à la vue d'une aurore si brillante, sortent de leur nid et tentent un premier essor. Les cigales, perdues dans leurs touffes d'herbe, lancent à tout venant de formidables cris-cri, tandis que la grive turlute de toutes ses forces, en se balançant sur les frêles ramures. Le lis d'eau ouvre à la brise légère ses larges pétales d'ivoire. Et, sur le bord du lac voisin, bon nombre de petites fleurs semblent se pencher sur les eaux limpides et pures, pour se mirer plus à leur aise...

Le berger descend le coteau avec ses blanches brebis et entonne sur son chalumeau un air champêtre, que les échos se répètent tour à tour. Le pêcheur fait glisser sa barque brune sur les flots bien calmes, et dans sa course rapide surprend sur le rivage l'alouette en repos. Il reviendra bientôt, son esquif rempli de beaux poissons aux écailles d'argent... A la porte de la chaumière, la fille du laboureur, d'une voix pure, fait résonner cette romance, qu'accompagne le ramage des feuilles :

Dans le lointain  
L'aube s'éveille,  
Rien ne sommeille,  
C'est le matin...

Le cœur rempli de joie, le râteau sur l'épaule, tout le monde gagne les champs. Sur la route, les oiseaux les regardent passer, les cigales font silence... Bref ! tout ce petit monde est heureux. Un grand signe de croix commence une journée de dur, mais d'agréable labeur.

Chers amis de la ville, fuyez pour un moment le bruit confus qui vous entoure ; suivez-moi. Vous goûterez les charmes nombreux de la campagne, charmes continuels et purs, que ne ternit jamais aucun nuage. Venez-vous ?

M. G.....

## LE CHAPEAU DU DISTRAIT

(La chambre matrimoniale. "Monsieur", le chapeau sur la tête, un pied chaussé et l'autre bottine à la main. Très affairé. "Madame" empile, dans une valise à main, placée sur une chaise, devant elle, chemises blanches sur pantoufles et pantoufles sur mouchoirs. Activité fiévreuse, de part et d'autre. Motus.)

Tout à coup, "madame" : "Onze heures et demie, mon chou."

LE CHOU. — Pas possible !... et mon train qui part à midi moins un quart.

ELLE. — Dépêche-toi.

LUI. — Dépêche-toi... dépêche-toi..., je voudrais bien t'y voir...

ELLE. — Moi aussi, je voudrais bien m'y voir : un aussi beau voyage !

LUI. — Tu te tireras mieux du voyage que de la plaidoierie que je dois faire, une fois rendu.

ELLE. — Aussi, ne suis-je pas le célèbre mafre....

LUI (radouci). — Je t'apporterai un cadeau, tu sais. Mon sac de voyage est-il prêt ?

ELLE. — Oui.

LUI. — Tu as mis des mouchoirs, des chaussettes ?

ELLE. — Oui.

LUI. — Mon peigne, ma brosse ?

ELLE. — Oui.

LUI. — Dans le petit coin, à gauche ?

ELLE. — Dans le petit coin, à gauche.

LUI. — Allons, c'est parfait : je pars.

ELLE (caline). — Sans me dire bonjour ?

LUI. — Voyons, laisse-moi : je suis pressé, très pressé.

ELLE. — Bonjour !.....

(Il dévale l'escalier ; puis remonte précipitamment.)

ELLE. — Qu'as-tu donc ?

LUI. — Vite ! vite ! donne-"le"-moi.

ELLE. — Quoi donc ?

LUI. — Dépêche-toi donc : tu vas me faire manquer mon train.

ELLE. — Mais dis-moi ce que tu veux.

LUI. — Zut !.....

(Il met les armoires à l'envers, renverse les meubles, regarde sous le lit.)

ELLE (étonnée et froissée, d'abord ; puis, soudain, éclatant de rire.) — Elle est bonne, celle-là !



(Dessin inédit de M. M. Gagnier)

LUI (furieux). — Aide-moi donc... au lieu de rire — "comme cela".

ELLE (riant aux larmes). — Qu'est-ce que c'est que tu cherches ?

LUI (de plus en plus rébarbatif, et à tue-tête.) — Mon chapeau ! mon chapeau !

ELLE. — Tu l'as sur la tête, depuis une heure... (Il dévale l'escalier, puis remonte précipitamment et sort en ouragan, en faisant claquer les portes).

ELLE (se laissant tomber, en riant encore, sur une grande bergère) le chapeau ou la vie.....

FERVANT.

## DEVANT LA MADONE

O Vous, qui la première avez aimé Jésus, Que de bienfaits vous doit notre âme infortunée ! Par votre bras puissant la paix nous est donnée, Et les cœurs innocents sont toujours secourus...

Des infirmes tremblants à vos pieds sont venus, Et vous avez guéri leur souffrance obstinée ; Le malheureux pêcheur, de la voie erronée Est conduit repentant au séjour des élus.

Vous cachez vos vertus, comme la source pure Qui fait croître les fleurs sous la verte ramure. Vivre pour le Ciel seul fut toujours votre vœu.

O Mère bien-aimée, épouse du bon Dieu, Recevez notre amour, nos accents, nos prières ; Peuples du monde entier, dites-lui des Rosaïres !

RENE CHARBONNEAU.

## ÉVOLUTION

A M. A. Leblond de Brumath, hommage d'affectueuse reconnaissance

L'Enfant vient de naître,  
Bercé par la nuit ;  
Il vient d'apparaître,  
L'étoile s'enfuit.

L'océan, le monde  
Sont en plein repos ;  
Neptune dans l'onde  
Dort sur les roseaux.

Le ciel se colore,  
Et l'astre du jour  
Caresse l'aurore,  
Qui lui fait la cour.

De leur douce haleine  
Les tièdes zéphirs  
Enivrent la plaine  
Des plus doux plaisirs.

Les jeux et les rires  
Viennent tour à tour,  
Suivis des sourires  
De l'espiègle amour.

Mais le temps qui passe  
Emporte les ans,  
A travers l'espace,  
Vers les noirs néants.

L'enfant devient homme ;  
Alors l'ouragan  
Court sur l'hippodrome  
De son océan.

Des nuages sombres,  
Ainsi qu'une mer  
De spectres et d'ombres,  
S'élançant dans l'air.

Ils volent sur l'aile  
Du vent furieux,  
Qui les amoncelle  
En rochers soyeux.

Sur les eaux qui roulent,  
D'immenses rubans  
S'allongent, s'enroulent,  
Tels de longs serpents.

Le tonnerre gronde,  
Craque avec fracas,  
Secouant le monde,  
Qui pleure tout bas.

L'ouragan fait rage,  
Et, comme un fétu,  
Emporte, ravage,  
Le chêne abattu.

L'amour, l'allégresse,  
Les ris et les jeux,  
Noyés de tristesse,  
Éteignent leurs feux.

La vieillesse arrive,  
L'homme épouvanté,  
Tremblant, voit la rive  
De l'éternité !

Soudain, l'espérance,  
Brillant arc-en-ciel,  
Lui dit : "Confiance !  
Après, c'est le Ciel ! !

AUGUSTE CHARBONNIER.

On parle de la métempsycose dans un salon élégant :

—Moi, j'étais Napoléon.

—Moi, j'étais la louve que téta Romulus.

—Moi, dit un affreux méseigneur, j'étais le veau d'or.

—Oh ! lui répondit quelqu'un, vous n'en avez perdu que la dorure.

\* \* \*

—J'ai voulu me défaire des diamants que vous m'avez vendus, dit Lapurée à un lapidaire, et il m'a été répondu qu'ils étaient faux.

—Les avez-vous vendus ? demanda le joaillier.

—Oui, presque pour rien !

—Eh bien ! maintenant, retournez chez qui vous les avez vendus et essayez de les ravoïr, vous verrez bien qu'ils sont vrais !

ÇA ET LÀ

EPITRE A MA MOITIE

Voici la petite pièce de vers qu'une femme a reçue de son mari, le jour anniversaire de ses noces de perles :

Je vois la moitié du monde  
Se moquer de l'autre moitié ;  
J'entends la moitié du monde  
Se plaindre de l'autre moitié ;  
On sait que la moitié du monde  
Aime et trahit l'autre moitié ;  
Et moi, seul au milieu du monde,  
Dont je méprise la moitié,  
Dédaignant les caquets du monde,  
Dont je ne crois pas la moitié ;  
Je veux être, en dépit du monde,  
Toujours fidèle à ma moitié.

LES AVANTAGES DE LA BEAUTE

La beauté est-elle vraiment un avantage ? Pour les femmes, cela ne fait pas doute, et l'esprit le plus paradoxal n'oserait pas ouvrir sérieusement une discussion à ce propos. En ce qui concerne les hommes, la question est plus controversée. On pourrait — et c'est précisément à quoi s'ingénie un de nos confrères — citer dans l'histoire un assez grand nombre d'hommes fort laids ou difformes qui n'en ont pas moins été de très grands hommes et même des héros en des genres très divers. Esope était bossu et aussi le maréchal de Luxembourg ; Mirabeau était grêlé, et lord Byron était pied-bot. On pourrait allonger la liste indéfiniment ; mais il ne s'agit pas précisément de savoir si la laideur empêche d'être grand homme, mais si elle empêche d'être heureux. Un journal, dont le rédacteur anonyme voit les choses de haut et au point de vue optimiste, n'hésite pas à déclarer que le bonheur est absolument indépendant des avantages physiques.

« Ceux qui ont pour eux des traits aimables sont heureux, dit-il, car rien ne se voit davantage et ne se conçoit plus aisément.

« Ceux qui n'ont qu'une âme haute et belle sont heureux, car ils sont aimés de ceux qui les comprennent, et de plus, les beaux traits d'une âme durent quand ceux du visage s'effacent sous les ans.

« Et enfin, ceux qui sont laids de visage et restent sans intelligence et sans caractère ne souffrent pas d'une infériorité qu'ils ignorent, et peuvent être heureux, eux aussi. »

Il y a du vrai dans tout cela, et le bonheur, comme le soleil, luit pour tous ceux qui savent profiter de sa lumière. Mais il est un bonheur particulier, le bonheur en amour, qui semble plutôt réservé aux beaux garçons. Sans doute, on peut citer des hommes laids qui ont « fait des passions », mais combien davantage citerait-on d'hommes beaux qui ont fait des caprices ? Une vieille dame consultée par notre confrère, a beau dire qu'à ses yeux « tous les hommes sont également laids, à quelques nuances près », son opinion n'a point de valeur, puisqu'elle est vieille. Et nous en restons à cette phrase du vieux général, ministre de la guerre, de « Numa Roumestan », disant à son collègue que les jours où il voulait recueillir des regards de femme, mais pas de vrais regards, il prenait un de ses officiers d'ordonnance, jeune, ayant de l'oeil et de la dent, et il se payait une promenade à son bras.

La beauté, comme l'argent, ne fait pas le bonheur, mais elle peut y contribuer, en amour comme en toute autre matière.

LE MILLIARD

La vérité sort souvent de la bouche des enfants. Dans une réunion à laquelle assistait le petit Bob, le fils de la maison, quelqu'un posa la question suivante :

- Que feriez-vous si vous aviez un milliard ?
- Là-dessus, chacun donna son sentiment.
- Moi, dit l'un, je me retirerais dans un château et vivrais en gentilhomme fermier.
- Avec un milliard, dit un autre, je fonderais un vaste dispensaire pour tous les indigents de Paris.
- Moi, je donnerais de grandes soirées et des bals, et je vivrais dans une fête perpétuelle !
- Chacun donna ainsi son avis, suivant ses goûts et ses aspirations personnelles.

Quand tout le monde eut parlé, on s'avisa de poser la même question à l'enfant.

- Toi, Bob, que ferais-tu si tu avais un milliard ?
- Je tâcherais d'en avoir un second.
- Et l'on fut obligé de convenir que, vraisemblablement, c'était Bob qui avait raison.

LES CONFITURES MODERNES SANS FRUITS

On ne sait pas où s'arrêtera l'habileté des falsificateurs : on fait maintenant couramment des confitures et des gelées qui flattent particulièrement le palais, mais qui sont composées de toutes sortes de choses, et ne contiennent pas la moindre parcelle de fruits. Le produit se fabrique avec de la glucose, de l'eau, de la gélosine, pour assurer la prise de la masse et son apparence de gelée, puis de l'acide tartrique, qui ajoute au goût sucré donné par la glucose l'acidité qui est censée correspondre à la présence des fruits. On colore avec une couleur d'aniline et, enfin, on parfume avec une de ces essences qui nous donnent une admirable illusion de goût de fruit.

Parfois on complète la gelée en lui incorporant une certaine quantité de cette algue qu'on nomme agar-agar, qui vient du Japon, et qui sert effectivement à fabriquer la colle du Japon.

Et on se délecte en mangeant cette gelée !

LE PIVERT

Un curieux animal est le pivert (ou pic vert) d'Amérique. Son bec a la dureté du métal, et il s'en sert comme d'un pic (de là son nom) pour creuser des trous dans les arbres. Notre gravure représente un de ces oiseaux accroché au tronc d'un chêne.

Du matin au soir, on peut entendre dans la forêt un bruit sec que produit son bec heurtant à coups réguliers le tronc de l'arbre.

Chacun des trous que vous voyez est un petit



grenier dans lequel le pivert dépose un gland qu'il cueille sur le chêne. Car le pivert est un travailleur prévoyant, il fait ses provisions d'hiver, et l'arbre est son magasin de réserve.

En été, le pivert mange surtout des insectes, et ce n'est qu'une fois la belle saison passée qu'il a recours à son dépôt.

On rencontre surtout cet oiseau dans les forêts où abonde le chêne, car c'est son arbre préféré.

Si j'ai un conseil à vous donner, jeunes amis, c'est de faire avec vos sous ce que le pivert fait avec ses glands. Mettez-en de côté pour l'hiver, ou plutôt pour quelque moment difficile où vous pourriez en avoir besoin.

CURIEUSES COUTUMES NUPTIALES

Il est d'usage, dans certaines villes de Serbie, lorsqu'il y a dans une maison une ou plusieurs filles à marier, de suspendre dans la fenêtre principale un nombre de poupées habillées correspondant à celui des demoiselles nubiles qui l'habitent. Cette coutume sert à indiquer qu'elles cherchent un mari.

Une autre coutume serbe consiste à suspendre, en dehors de la maison, une petite gerbe de blé. C'est une croyance superstitieuse que, si la gerbe est dérobée, il y aura bientôt une noce dans la famille ; aussi, si la demoiselle à marier qui l'habite est pressée de trouver un époux, on a soin de placer la gerbe bien à la portée du soupirent.

A BAS LES BAISERS !

Quand les hommes ne savent plus quel ridicule inventer, ils forment une ligue (nous voulons parler des hommes qui ne s'occupent pas de politique).

Ce que nous en avons vu mourir, de ligues, sous les rires et les matraques des majorités !

Aux Etats-Unis naquit, un jour, près de Wichita, la ligue des « Ennemis du Baiser ». Les adhérents juraient de n'embrasser aucune des personnes qui leur étaient chères. Le baiser — disaient-ils — est une pratique anti-hygiénique. Les hommes se communiquent de lèvres à lèvres la tuberculose et toutes les maladies des muqueuses. Foin du baiser, agent de mort et agent terrible parce qu'il est agréable tout au moins à la personne qui le donne !

La guerre au baiser dura ce que durent les roses.

Puis vinrent, en Angleterre, les « Adversaires de la poignée de main ». « Quoi ! — s'écriaient les ligueurs — allons-nous toujours imiter les sauvages, qui ne peuvent se rencontrer sans échanger un frottement de nez ? La poignée de main est toujours ridicule, souvent hypocrite, parfois dangereuse. » On les laissa énumérer toutes les bonnes raisons qui motivaient leur aversion pour le « shake-hand ». Et ils finirent par tendre leur droite comme tout le monde.

En Amérique apparut — il y a vingt ans — l'association « antithéâtrale ». Les membres de cette ligue prenaient l'engagement solennel de ne se rendre ni au théâtre ni au concert. C'était leur droit ! Mieux vaut rester chez soi qu'entendre les sottises grossières qu'expectorent les bas artistes de certains cafés-chantants. Mais nos gens voulurent contraindre le commun des mortels à partager leur aversion pour les plaisirs du spectacle, et essayèrent, par la force, de fermer les portes de quelques établissements publics. Le public, ami des grosses joies, leur martela le crâne d'importance. Et la ligue expira.

Peu après, fleurit à New-York, l'association des « Poilus ! » Las de se faire tondre et de se raser, quelques centaines de citoyens jurèrent de laisser toute liberté à leur système pileux. Cette nouveauté obtint d'abord un très grand succès. Mais les femmes, qui avaient d'abord fait fête à cette mode originale, trouvèrent fort désagréables tous les « Poilus » du nouveau-monde. Et les ligueurs finirent entre les bras des barbiers.

UN TERRIBLE ROMAN VECU

Un certain nombre de journaux russes racontent l'histoire suivante, qui, si elle est vraie, offre un intérêt dramatique véritablement palpitant.

Aux environs de Bakou, un cantonnier russe était en train de casser des pierres sur une route, lorsqu'une voiture à roues caoutchoutées s'approcha de lui.

La portière s'ouvrit brusquement, et le cantonnier fut enlevé par des bras vigoureux, avant qu'il ait eu le temps d'opposer la moindre résistance.

Alors, on lui jeta un sac sur la tête, et on le poussa dans la voiture, qui partit à fond de train.

Au bout d'une demi-heure environ, les chevaux s'arrêtèrent.

On fit descendre le cantonnier de la voiture, et on le fit entrer dans une maison d'assez belle apparence.

Puis, on le conduisit dans une chambre. Le mur du fond avait une large ouverture.

Une jeune femme, pâle d'effroi, y était placée. Les individus, masqués d'ailleurs, qui avaient amené le cantonnier lui ordonnèrent de murer l'ouverture.

On avait préparé des briques, du mortier, du ciment, des outils, et, comme le cantonnier hésitait à accomplir cette épouvantable besogne, ses compagnons le menacèrent de lui brûler la cervelle... Tremblant de peur, l'ouvrier dut l'exécuter.

Lorsque son sinistre travail fut terminé, on le ramena avec les mêmes précautions mystérieuses à l'endroit où on l'avait pris, et on lui remit quelques pièces d'or.

Puis la voiture s'éloigna rapidement. Le bruit court que la femme emmurée serait une mahométane qui se serait rendue coupable d'adultère.

Il nous semble que, pour la police russe, voilà une enquête qui s'impose.

L'ESPRIT AU PALAIS DE JUSTICE

- Le président. — Vous avez été frappé ?
- Le plaignant. — J'ai reçu un coup de pied violent dans...
- Le président. — Asseyez-vous justement sur le mot. Le tribunal a compris.

## LES BONNES FÉES

Depuis l'automne, Paulo se désolait dans les landes, sous les pinadas qui vont jusqu'à la mer. Car Josée, son épouse, brune comme les nuits sans étoiles, gracieuse comme un jeune pin dont la chevelure frissonne, Josée dépérissait. Elle ne portait plus qu'avec peine les fardeaux de bois ramassés çà et là par Paulo, quand celui-ci revenait d'entailler les arbres du domaine qu'il avait en garde. Elle languissait loin de ces coteaux de la Chalosse.

Paulo lui contait en vain les choses d'ancien temps, du temps où les landes ne nourrissaient point de pinadas, où les loups-garous avec les sorcières tenaient, aux heures d'ombre, leur sabbat au milieu des dunes. Il lui disait son ouvrage quotidien, les saignées qu'il pratiquait sur plus de trois cents pins du haut de son "pitéy", la récolte régulière de la gomme qui coule dans le petit pot de terre accroché au tronc de l'arbre.

Josée lui souriait, répétant en écho fidèle ses mots d'espérance. Elle le chérissait, cet homme qu'un dimanche de foire, en son village de Mugron, elle avait choisi à cause de la vigueur de sa taille, de la fierté de ses yeux et de la propreté de son costume. Depuis le printemps, ils vivaient ensemble : elle ne voyait guère que lui sous les arbres bourdonnants, dans l'espace vert aux horizons sans fin.

Josée regrettait son coteau de Mugron, les maïs dorés, les platanes à l'écorce argentée, la robe luisante des vignes. Elle n'entendait plus le rire câlin des aïeules sur le pas des portes, le pialement des enfants jouant sur la place, la voix ravie de ses compagnes, le dimanche, à l'église. Maintenant, on allait entendre les offices à Labouheyre, si loin, à la lisière des pinadas, d'où il fallait repartir tout de suite, sans même voir ce gros village. Ah ! la Chalosse ! la petite maison bâtie de pierres sans mortier, comme un nid d'oiseau construit paille à paille !...

Le jour de Pâques, qu'un rayon de soleil illuminait leur chaume, Paulo dit à Josée :

—Vois-tu, nous irons, pour te guérir, au chêne de Copnac.

—Le chêne fatidique?... Il ne vaudra pas de moi.

—Pourquoi?... Tu n'aimes donc pas mon pays ?

Elle le regarda, interrogée soudain, redoutant qu'il ne devinât la misère de son âme.

Comme il la pressait avec effusion sur son cœur, elle palpita de tendresse, parla d'une voix franche :

—Vois-tu, ce n'est pas moi qui désire retourner en Chalosse. Mais, malgré moi, je pense toujours à mon pays. Je ne croyais pas qu'il pût y avoir tant d'arbres sur la terre et qu'une forêt fermât le ciel et le monde. Nous disparaissions, ici, plus profond que des insectes dans un blé... Je veux l'aimer, ta pinada, pourtant, puisque je suis ton épouse ! Lorsque tu n'es plus là, pendant le jour, et que n'entends même pas ta hachette, si, perché sur ton échelle, tu creuses ton "pichot" à la fourche d'un pin, je cherche ta trace dans les fougères par où tu t'es éloigné, et c'est ma seule distraction... Pourquoi, dans cette rumeur des pins, m'arrive une voix lointaine qui me murmure que je suis condamnée à languir ici comme un fleur qui passe vite ? C'est la voix de ma Chalosse, la voix des fées de mon village. Je la reconnais : c'est la même qui me dit d'aller à toi, ce dimanche de foire où il me sembla, après t'avoir vu autrefois je ne sais où, te reconnaître sur la place, dans la foule de tes semblables..."

Paulo écoutait son épouse, languissante et jolie, et se pressait contre elle. De sa bouche rude, il lui effleura le front.

—Retournons en ta Chalosse, dit-il.

—Tu y mourrais, toi, tu regretterais à ton tour tes forêts et tes landes. Vois-tu, nous ne pouvons rien à ces choses : la fatalité nous commande."

Josée s'apaisa. La rougeur disparut de ses traits, ainsi que la clarté, le soir, disparaît des feuillages. Elle admira Paulo, sa figure de Basque, rasée, où riaient les dents aiguës, ses épais cheveux noirs au bord des tempes, sous les plis du béret.

Le printemps fut agréable. Des pluies trempèrent les herbages, nettochèrent les pins verdoyants qui montaient plus touffus. Ah ! que la Chalosse parfumée de vergers devait, jeune et féconde, resplendir là-bas, dans les vallons du Louts et de l'Adour ! Paulo, qui voyait les oiseaux passer nombreux vers la mer ou les Pyrénées, retrouvait ses meilleures espérances. Josée de même, un jour, prendrait goût, comme le soleil, au pays des landes.

—En juin, lui dit-il, nous irons à Dax nous joindre au pèlerinage du chêne de Copnac. Veux-tu ?

—Puisque tu le veux..."

Mais la mélancolie de Josée restait pareille, dans la pensée d'une mort très prochaine. Seulement, elle voulait du moins mourir sans reproche, et, en se soumettant aux vœux de son époux, lui donner une preuve de dévouement et d'affection.

La veille de la Saint-Jean, un orage éclata. Par la plaine immense, les bois vibrèrent sous l'ouragan

—J'ai du courage," répondit Josée.

Ils se dirigèrent vers le sud, Paulo sachant s'orienter au milieu des forêts les plus confuses. Ils marchaient avec allégresse, sur un sol couvert de mousse, au long des haies, au bord des étangs, où des fleurs commençaient d'éclorre. En chemin, ils rencontrèrent, dans un pâturage, un troupeau de chevaux, que gardait le pâtre, chaussé de sabots, occupé sur ses échasses à tricoter la laine. Avant de sortir du bois, ils croisèrent un campement de charbonniers, des sortes de sauvages noirs, qui ramassaient dans leurs carrioles les branches cassées par l'orage. Enfin, ils aperçurent des enclos, de vieux moulins jaunes, au long d'un ruisseau, puis le ciel qui se déployait dans la lumière, et la ville de Dax, allongée au creux d'un vallon, entre ses remparts à demi-ravagés.

Au faubourg du Sablar, la foule s'animait déjà, sur la route qui va vers la ville, de l'autre côté de l'Adour : la foule endimanchée des communes du Marensin, de la Chalosse et des Landes. Des drapeaux flottaient aux fenêtres ; des musiques de hautbois, de tambourins et de castagnettes jouaient par les ruelles. Les gens se reconnaissaient avec émotion. Tous, même les plus désespérés, évoquaient le nom du chêne de Copnac : celui-ci, pour guérir son corps harassé ; celui-là, pour que le ciel détournât le mauvais sort de sa maison.

A l'heure des vêpres, on se rassembla dans l'église, au battement des tambours. A la pensée du chêne si proche, chacun pria avec une telle ferveur que le feu de l'âme montait jusqu'au front, et les femmes pleuraient, les mains sur la face. Le portail à deux battants s'ouvrit enfin, sur l'ardente lumière. La foule s'écarta, creusant au milieu de l'église un large sillon, où le prêtre, précédé de ses enfants de chœur dont l'un portait la grande croix d'or, s'avança. La multitude, s'étant ébranlée, se déroula, par villages, qui se groupaient autour de leurs bannières respectives, le long de l'Adour majestueux où trempaient des barques au repos, où des génisses se baignaient à l'ombre des platanes.

Sur la droite du chemin, il y avait des fermes ombragées de mûriers, enguirlandées de vignes, et sur la porte desquelles des aïeules s'interrompaient de réciter le chapelet, pour considérer la procession du chêne. Ensuite, des petits prés, des jardins. Et la forêt éternelle répandue jusqu'à la mer, tandis que l'Adour, en décrivant un coude parmi des sables rouges, s'enfonçait sous la voûte azurée du ciel. La procession chantait : des infirmes emboîtées de leurs béquilles, des veuves assommées par la mort récente de leurs maîtres, des jeunes filles alarmées à la veille de leurs fiançailles. Tous les costumes de la plaine et de la montagne, bérets bleus, vestes noires, jupes étincelantes, foulards bariolés, remuaient en lente fourmillière, au soleil.

Les deux époux, puisqu'ils n'appartenaient à aucun village, marchaient seuls, en arrière. Paulo, sa figure contractée par l'angoisse, ne pensait point à chanter : Josée le regardait, troublée de le sentir si ému, puis regardait le pays de Dax, voisin de la Chalosse, d'où parvenait une odeur de blés et de maïs.

(La fin au prochain numéro)

A un buffet de chemin de fer.

Un voyageur cherche à venir à bout d'un poisson qui manque dix fois de l'étrangler.

—Sapristi ! dit-il au garçon ; vous ne feriez pas mal de moaier votre cri à l'arrivée des trains et de dire : cinq minutes... d'arrêtes !



Jusqu'au soir, ils demeurèrent dans l'ombre du chêne.

# RÉCRÉATION EN FAMILLE

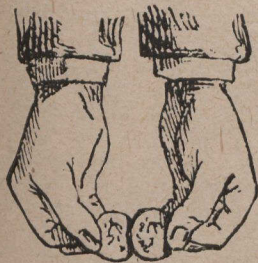
## L'ECU MAGIQUE

D'une pièce de 50 cents en faire deux et "vice versa".

Pour l'exécution de ce tour, il faut une pièce de 50 cents en argent qui puisse rentrer aisément dans une autre pièce creuse, qui lui sert pour ainsi dire de couvercle, et qui, par conséquent, n'a qu'une face — elle est appelée "pièce double".

Si l'on s'est servi d'une pièce ainsi construite pour le tour précédent, on peut le continuer de la façon suivante :

Ce 50 cents vous vient donc en aide d'une manière très agréable, mais, néanmoins, je ne vous engagerais pas à le risquer au jeu avant d'en avoir tiré tout le parti possible. En effet, une pièce obtenue dans ces conditions possède la faculté de se dédoubler. On dédouble la pièce. (Voir gravure).



"Admettons maintenant que, par suite d'une bonne chance, vous ayez gagné au jeu et que, en homme prudent, vous vouliez replacer dans la carte l'écu que vous en avez sorti, afin de le retrouver une autre fois ; voici ce qu'il faut faire : d'abord remettre la deuxième pièce dans la

première, ce qui est très simple (on rentre la pièce pleine dans la pièce creuse)... puis maintenant il faut rentrer la pièce dans la carte, ce qui est un peu plus difficile."

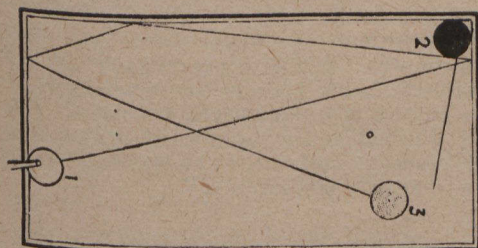
A ce moment, vous tenez la pièce double dans la main droite, où vous empalmez les deux pièces ainsi réunies ; mais vous faites en sorte d'avoir le couvercle ou pièce creuse pris par le dessus dans la paume de la main, de sorte qu'en l'approchant de la main gauche vous n'y laissez tomber que la pièce pleine. Vous prenez alors avec la main droite l'as de trèfle qui est sur votre table ; ceci vous permet de cacher la pièce creuse sur la servante.

La main gauche s'est fermée en recevant la pièce pleine ; vous faites alors le simulacre de l'introduire dans la carte, mais tout à coup vous vous arrêtez comme si quelqu'un vous avait adressé la parole :

— Vous désirez, monsieur, visiter la pièce avant son départ... Avec plaisir... d'autant mieux que je dois vous avouer franchement que tout le petit boniment que je vous ai débité relativement à cette pièce est faux d'un bout à l'autre. Jamais vous ne pourriez, ni moi du reste, trouver de l'argent dans une carte, à moins de posséder une pièce de monnaie semblable à celle-ci, qui est un chef-d'oeuvre de mécanique... La voici... (On la fait passer). Examinez-la de bien près et voyez toute l'habileté de l'ouvrier qui l'a faite : elle est assez grosse pour se dédoubler et assez mince pour tenir dans une carte.

Lorsqu'on vous rend la pièce, vous l'empalmez dans la main droite, en feignant de la mettre dans la gauche, d'où elle semble partir pour entrer dans la carte, que vous avez prise avec la main droite en vous débarrassant de la pièce qui y était retenue à l'empalmage.

## LE BILLARD—Par le professeur G. Robert.



Bricole (bande 1re)

Dans ce coup, on pourrait jouer aussi sur la bille 3, mais la réunion des 3 billes serait impossible. Votre bille (No 1) en dessous un peu à gauche, visez à la petite bande le plus près possible de la bille 2 et ne jouez pas trop fort. Ce coup sert aussi pour la partie de 3 bandes.

## PROBLEME CHIFFRE

123V754 — 34 — 059W264 — X 04589334 — 4114  
— 3486 — 0X8 — Z4Z4 — Y4 — H93 — K976.

## CARRE

Par mon "second", dont mon "un"  
Peut monter jusqu'à l'extrême,  
Je ne sais pas d'importun  
Qui ne plût au sage même ;  
Non, car d'homme il n'est aucun  
A l'esprit juste et "troisième"  
Ne se grisant au parfum  
Des fleurs qu'à ses pieds l'on sème.

## CHARADE-SONNET

Ayant rêvé la nuit carpes, brochets, barbeaux,  
J'allai, l'autre dimanche, à la pêche à Joinville ;  
Pour attirer vers moi la friture incivile,  
Je jetai dans le fleuve un litre d'asticots.

En attendant de prendre un goujon, sur mon dos,  
Vrai, j'allais m'endormir, sans me faire de bile ;  
(Vous voyez bien d'ici ma posture tranquille,  
Et mon bouchon flotter sur le cristal des eaux ?)

Tout à coup une idée étrange, lumineuse,  
Me passe par la tête !... Ai-je eu la verve heureuse  
En écrivant d'un jet et sans travail mon Tout ?

Charmera-t-il par l'Un harmonieux des rimes ?  
Sera-t-il mon Second, lecteur, un fort atout  
Qui peut me procurer la plus belle des primes.

## DEVINETTE

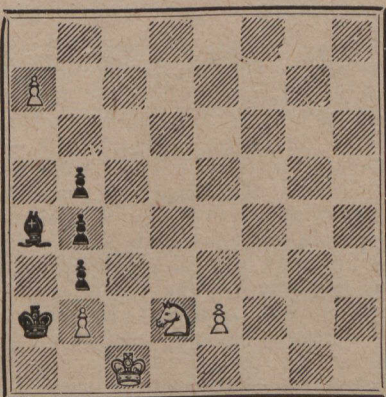


Trouvez les 2 chiens et la chèvre.

## PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Shinkman.

Noirs — 5 pièces.



Blancs — 5 pièces.

Mat en 6 coups. Inverse.

Ce sont les Noirs qui doivent faire le mat ; ils y sont contraints par une admirable suite de coups de la part des Blancs.

## VERS A TERMINER — L'HIVER

Des neiges de la nuit toute la terre est —  
Et nos cloches d'église ont perdu leur voix —  
De près on croit entendre un angelus —  
Qui se gèle dans l'air mat comme un son d' —  
Les peupliers transis, en deux longues —  
Grelottent sans reflet au bord des eaux —  
Pas une aile d'oiseau sur le fond gris du —  
On a le frisson noir d'un hiver —  
Mais qu'importe la bise et les neiges —  
Quand l'âtre est réjoui par de claires —  
Les rafales de neige aux vitres —  
Font jaillir les éclats d'un grand feu —  
Puisqu'un si long hiver nous tient en —  
Nous relirons Joinville et notre —  
Ces merveilleux conteurs, immortels —  
Sont de très chauds amis dans la rigueur des —

## REBUS



## LOGOGRIPE

Sur mes six pieds, lecteur, je sers à Rossini,  
A Beethoven, à Mozart, à Haydn, à Rubini ;  
A leurs divins accords toujours obéissants,  
Double ou simple, je suis leur très humble servante,  
Avec un pied de moins jadis, chez les Romains,  
Mon rôle fut brillant, j'eus de nobles destins ;  
Noble, si je suis vieille, on m'aime davantage ;  
Mais surtout n'allez pas me manquer au passage.

## LA CLEF DE LA SCIENCE

Quel est le poison qui vit le moins longtemps, et celui qui vit le plus longtemps, une fois sorti de l'eau ?

## SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 58 PROBLEME DE DAMES

Blancs.	Noirs.
33 à 26	21 à 43
38 à 33	42 à 53
44 à 37	43 à 32
33 à 26	32 à 21
34 à 27	21 à 34
52 à 47	53 à 40
22 à 15	4 à 22
39 à 2	17 à 28
2 à 67 prend 11 pièces et gagnent.	

## L'AMI DE LA FRANCE

Le grand ami de la France, c'est l'empereur Nicolas II.

Ci-contre, la silhouette reconstituée.

Il est facile de voir la disposition des petits morceaux.



## ESCAMOTER UN ENFANT

Ce tour est un des plus intéressants de la physique amusante. Dans une table est pratiquée une trappe ; dessous cette table est une case élastique et à soufflet, dont la base ou le plancher, en vertu des quatre ressorts à boudin placés aux quatre angles, se colle contre la surface inférieure de la table, dont le devant est garni d'une serge à longues franges.

On fait voir le dessous de la table en levant la serge ; on place l'enfant sur la table ; on le couvre d'une cloche en bois ou en osier. L'enfant passe à travers la trappe, pose sur le plancher du soufflet qui se déploie et lui laisse toute la place nécessaire pour se tenir caché. On ôte la cloche, l'enfant a disparu ; on la repose sur la table, l'enfant sort de sa case et se remet dessus.



## LE SUCRE

PLUS DE PRIMES ET PLUS DE GLUCOSE. — PARODOXE ECONOMIQUE. — VALEUR NUTRITIVE DU SUCRE. — L'HOMME AUX SIX LAPINS.

C'est cet automne que, l'impôt étant enfin aboli, en France, nous aurons le sucre à trente ou trente-cinq centimes la livre.

Il a fallu pour cela un congrès international et un vote de la Chambre : deux choses qui n'ont pas marché toutes seules.

Au Parlement, en particulier, la lutte fut chaude entre "sucriers" du Nord et "alcooliers" du Sud.

Je me garderai bien d'émettre un avis sur ce difficile problème d'économie. Tout ce que l'on peut conclure des plaidoyers pour ou contre, publiés par les revues spéciales, c'est que le régime des primes qui fut utile à l'origine avait fait son temps.

D'ailleurs, en fût-il autrement, qu'il aurait fallu le supprimer quand même, les acheteurs étrangers du sucre produit en France, les seuls bénéficiaires

On a dit plaisamment qu'une ménagère parisienne, après avoir acheté ses fruits aux Halles, aurait eu profit à aller faire ses confitures à Bruxelles ou à Londres..., et l'on comprend dans ces conditions que nos confituriers de Clermont, Commercy et autres lieux eussent raison de se plaindre. Aussi, la glucose arsénicale et la "saccharine" allemande avaient-elles remplacé un peu partout le sucre de betterave trop coûteux.

Voilà nos fabricants français à même de mieux faire aujourd'hui, et les simples particuliers ne profiteront pas moins qu'eux du dégrèvement voté.

En France, pour beaucoup de ménages, le sucre était presque une denrée de luxe, comme au temps où il était vendu par les apothicaires. Nous en consommons à peine 50 livres par tête et par an, beaucoup moins que les Anglais (160 livres), que les Américains (100 livres), moins que les Hollandais (55 livres), à peu près autant que les Allemands, soumis au même impôt que nous.

Ensuite venaient : les Russes (23 livres), les Italiens (12 livres), et — tout au bas de cette échelle sucrière — les Serbes : 8 livres par an.

Or, le sucre — le roi des aliments "hydrocarbures" — est un aliment de première nécessité dont la valeur nutritive n'est plus à démontrer.

Diverses expériences ont été faites en Allemagne, puis chez nous, qui ont surabondamment prouvé cette qualité du sucre cristallisable ou "saccharose".

Voici quelques années que nos agriculteurs appliquent ces principes, donnent du sucre au bétail, qui s'en trouve fort bien.

Dans ce cas, ce sont des mélasses et d'autres résidus de fabrique qu'on mêle au fourrage ou même aux racines coupées, et l'on ne saurait trop engager les éleveurs ayant une sucrerie à proximité, de faire l'essai de ce régime que je ne puis qu'indiquer ici.

En Angleterre, depuis longtemps déjà, le sucre — ce sucre dont nous nous privions pour le leur offrir à perte — était croqué par les chevaux de course. Parmi les faits nombreux qui démontrent la valeur alimentaire de la saccharose, je n'en citerai qu'un tout récent.

C'est un ingénieur européen, condamné au blocus complet pendant les dernières semaines de la guerre du Transvaal, qui faisait récemment à un journal

beaucoup plus qu'on ne pouvait l'espérer, puisque, au moment de la délivrance, après plus de 40 jours de ce régime, les lapins avaient engraisé.

Quant au maître, il n'avait pas maigri d'un once et se portait aussi bien que possible, si bien qu'il se déclare à tous égards enchanté de son expérience, qu'il serait prêt à recommencer, s'il le fallait, pour convaincre les incrédules.

P. GERARD.

## USAGES ET COUTUMES

On s'étonnait qu'une dame eût reconnu la nationalité d'un gentleman, sans qu'aucun indice lui fût fourni, pensait-on.

— C'est par son accent, assura-t-elle pourtant.

— Mais vous ne l'avez pas entendu parler ?

— Je l'ai entendu manger sa soupe.

Et elle expliqua que le gentleman semblait bien plutôt s'abreuver, cuillerée après cuillerée, que manger ; que ses lèvres atteignaient chaque fois sa cuiller, avec le bruit d'un baiser ; enfin, que le liquide absorbé tombait dans le pharynx comme dans un abîme (avec le fracas d'une chute d'eau dans un précipice).

C'était sur un Yankee que le jugement était porté par une Anglaise. Et je le répète pour montrer à quel point les toutes petites choses sont importantes, nous font classer.

— Il ne faut pas se risquer à faire des compliments, lorsqu'on ne possède pas une souveraine habileté pour les exprimer, et qu'on les adresse à une personne intelligente.

Il y a des gens qui prennent un ton de condescendance pour féliciter un homme supérieur ; on dirait qu'ils encouragent un enfant à continuer de bien faire. Ou, très simples mortels, ils s'avisent de décerner un brevet d'esprit, de science, d'art, etc. Cette façon de faire horripile les gens de valeur un peu nerveux qui, sans être orgueilleux, ont pourtant conscience d'être "quelqu'un".

C'est l'accent vrai, la simplicité du ton et des termes qui donnent tout son prix à un compliment, qui le font bien accueillir des plus modestes... et des plus fiers.

— Il est vrai que les snobs affectent le scepticisme, — sauf en certains moments et pour cause, mais sans raison, — le détachement, le désenchantement, le pessimisme, le positivisme ou le besoin de s'enrichir, etc., etc., etc.

Mais ce n'est pas le ton obligatoire, même pour qui rêve d'obtenir le brevet "d'homme du monde".

Et, si on tenait à se faire un succès, il faudrait peut-être avoir l'originalité d'affirmer des qualités contraires aux défauts que nous avons énumérés. Beaucoup de jeunes gens encore possèdent ces qualités et les cachent comme des crimes. Ce serait aux femmes de les encourager à les montrer, mais la plupart préférant se réduire, elles aussi, au rôle de snobinettes, sont avec les autres.

Connaissez-vous pourtant rien de plus charmant qu'un homme qui professe et pratique un hautain mépris de l'argent et le dédain des jouissances matérielles ; qui est plein de foi dans une idée ; qui voit le beau plutôt que le laid côté de la vie, des êtres et des choses ? Ne vaut-il pas mieux qu'un homme soit plein d'espérance, entrevoie un avenir et une humanité meilleurs ?

Toutes les mères ne doivent-elles pas désirer avoir un fils sur ce modèle, toutes les femmes un fiancé, un mari doué de cette élégance morale, de cette fierté qui grandit tout ? Eh bien ! il est en leur pouvoir de réveiller ces sentiments chevaleresques, qui sont ceux de notre race ; elles n'ont qu'à prouver qu'elles sont entraînées vers les hommes qui possèdent cette notion vraie de la vie.

Elles ne seront peut-être pas "à la mode" dans les premiers jours, mais on se rendra très vite compte qu'elles sont dans les traditions véritables, qu'elles consolident les bases sur lesquelles s'est établie la société moderne, — la grande, et la "société mondaine" par surcroît.

A la campagne :

M. B... va partir avec sa belle mère pour Paris, où ils ont affaire. Au moment où il va franchir la grille du jardin, sa femme lui crie de la fenêtre :

— Surtout, ne va pas t'amuser en route.

— M'amuser ! répond le mari, il n'y a pas de danger ; je suis avec ta mère !



Un Anglais consomme par an : 160 lbs de sucre

Un Américain : 100 lbs

Un Hollandais : 55 lbs

Un Français : 50 lbs

Un Russe : 23 lbs

Un Italien : 12 lbs

Un Serbe : 8 lbs

du système, n'en voulaient plus et avaient été les premiers à dénoncer les traités.

Ainsi, les Anglais, nos principaux clients, en avaient assez de manger à nos dépens du sucre à trois sous la livre ; et ce n'est pas le côté le moins curieux de ce paradoxe international.

Inutile donc de revenir sur cette question, maintenant réglée. L'important pour le consommateur français, c'est que les primes payées par lui au producteur étant supprimées, il achètera désormais le sucre à un prix normal, et personne ne s'en plaindra.

Certains industriels : liquoristes, confiseurs, fabricants de conserves et de biscuits qui, obérés par l'impôt sucrier, voyaient leurs affaires périlcliter, vont pouvoir lutter à armes égales contre la concurrence étrangère.

Des villes du Midi, et plus particulièrement de la Corse, dont la principale industrie était la préparation des confitures et conserves sucrées d'oranges, limons, citrons, etc., avaient dû renoncer à cette fabrication devenue ruineuse, et il leur faudra peut-être de longues années pour reconquérir la clientèle perdue.

parisien cette communication curieuse et probante.

Notre homme, entouré de toutes parts par les forces adverses, ne pouvant risquer le nez hors de son blockhaus sans entendre aussitôt siffler les balles à ses oreilles, n'avait pour toute provision de siège que du sucre — en quantité — et six lapins. Vous pensez qu'il mit les lapins à la caserole ? Pas du tout : l'ingénieur tenait à la vie de ces animaux autant et plus qu'à la sienne. Ces lapins, exportés de loin pour la reproduction, étaient des animaux précieux sacrés, et notre ingénieur, plus héroïque que feu Ugolin, qui mangea ses propres enfants... pour leur conserver un père disent les mauvais plaisants — fût mort plutôt que de porter une dent sacrilège sur ses compagnons d'infortune. — Il avait du sucre à discrétion et résolut de se sustenter, lui et ses élèves, avec cet unique aliment. Pour corser et varier un peu ce menu douceâtre, il ajouta à son sucre, pilé au préalable... de la "sciure de bois", et, pendant six longues semaines, les sept commensaux durent se contenter de ce mélange peu alléchant.

Le résultat fut aussi satisfaisant que possible,



*Amélie*

S. M. LA REINE MARIE-AMÉLIE DE PORTUGAL, PRINCESSE DE FRANCE

### LA PRINCESSE DE PORTUGAL

Il y a dix-sept ans, le 22 mai 1866, la ville de Lisbonne et le Portugal tout entier étaient en fête. C'est ce jour-là, en effet, que se célébrait en l'église Santa Justa et Rufina de Lisbonne, le mariage du prince Carlos de Portugal, duc de Bragança, héritier présomptif de la couronne, avec la princesse Marie-Amélie-Louise-Hélène d'Orléans, fille aînée de M. le comte de Paris et de l'Infante Isabelle, sa cousine.

Les fiançailles du duc de Bragança avec la princesse Amélie avaient eu, en France, le plus grand retentissement, et c'est à la suite de la grande réception que donnèrent à ce sujet le comte et la comtesse de Paris dans les salons de l'hôtel Galliera, rue de Varenne, que furent votées les lois d'exil contre les aînés des familles ayant régné en France.

Avec l'éclat de ses vingt ans et de sa jeune beauté, avec le charme de son esprit et la bonté naturelle de son cœur, la nouvelle duchesse de Bragança ne tarda pas à faire la conquête de ses futurs sujets. Aussi, lorsqu'en 1889, la mort du roi Luiz fit monter son fils sur le trône du Portugal, les acclamations de la Chambre des Pairs saluèrent avec une égale joie le roi Carlos 1er et la jeune reine Amélie.

Depuis cette époque, la reine de Portugal n'a cessé de prodiguer à son peuple, soit par les innombrables œuvres de charité auxquelles elle a consacré une grande partie de sa vie, soit par cet incomparable art de plaire qui lui appartient bien en propre, les marques du plus grand dévouement et de la plus vive affection. Aussi, la reine est-elle universellement aimée.

La reine Amélie est en ce moment l'hôtesse de la France. Depuis bientôt trois semaines, elle séjourne à l'hôtel Bristol, place Vendôme. Voyageant incognito, elle n'est accompagnée que du comte et de la comtesse Fegueiro et de son médecin, le docteur Lancastre.

La reine aime passionnément la France, sa patrie d'origine ; mais, par une délicatesse que tous apprécieront, elle n'a pas voulu que sa présence à Paris servît de prétexte à la moindre manifestation politique.

"Je suis reine de Portugal, a-t-elle fait dire autour d'elle, et non pas princesse de la famille d'Orléans ; je désire qu'on ne l'oublie pas."

Cette attitude très digne a valu à la reine Amélie les respects de tous les Français. Aussi, partout où elle s'est trouvée en contact avec le public parisien, a-t-elle été saluée avec les marques de la plus déférente sympathie.

M. Loubet, président de la République, a tenu lui-même à présenter ses hommages à la reine Amélie, qui l'a reçu de la façon la plus aimable et lui a, aussitôt après, fait rendre sa visite par son premier chambellan, M. le comte Fegueiro.

La reine goûte particulièrement le théâtre. Elle s'est rendue plusieurs fois au Théâtre-Français, où elle a entendu : "Les affaires sont les affaires" et "L'Autre danger", à l'Opéra, à la Renaissance, à l'Odéon, aux Variétés. Elle s'est plu également à parcourir les grands magasins et même à faire dans Paris de longues promenades.

Mme la comtesse de Paris, sa mère, Mme la duchesse de Guise et la princesse Louise de France, ses sœurs, sont venues à Paris pour la voir, mais ces dernières ne sont pas descendues au même hôtel que la reine Amélie.

Dans quelques jours, la reine Amélie quittera Paris pour rentrer à Lisbonne, où elle retrouvera ses deux fils, les jeunes ducs de Bragança et de Béja.

### L'ÉGLANTINE

C'était une églantine pieuse, une âme vraiment mystique. A la première clarté du jour, pendant que ses sœurs rêvaient encore, engourdies et repliées sur leurs tiges, elle commençait d'entr'ouvrir délicatement ses pétales et d'envoyer ses parfums vers le ciel ; — ce qui est la manière de prier des églantines.

Et, le soir, aussi longtemps qu'elle pouvait entendre passer, comme un frisson sur l'herbe, les vibrations de l'"Angelus", elle continuait à prier et à sentir bon.

C'était une âme pure, sans ombre de coquetterie. Elle ne se mirait pas dans les gouttes de rosée, elle ne se pâmait pas sous le regard des pa-

pillons. Ses amis étaient quelques bêtes à bon Dieu, et une mante religieuse tout émaciée et réduite à rien par les mortifications.

L'églantine pensait souvent à la mort. Non qu'elle en eût peur : la mort des fleurs est si douce ! une langueur suprême, une chute lente dans le vide... Ce qui faisait frissonner l'églantine, c'était la crainte de tomber dans la mare qui croupissait au-dessous d'elle et de devenir la proie des salamandres et des crapauds.

— Mon Dieu ! soupirait-elle, faites que je meure loin d'ici !

Et Dieu l'exauça.

Vers la fin de juin, comme elle achevait de se décolorer et de se sécher, vint un petit enfant — était-ce un enfant ou un ange ? — blond, rose, en tunique blanche brodée de fleurs.

Il cueillit la mourante et la mit avec d'autres églantines dans une corbeille garnie de dentelles, qu'il portait pendue au cou par un ruban violet.

Puis l'enfant et la corbeille s'en allèrent vers la ville, où ils devaient figurer dans le cortège de la Fête-Dieu.

Il y avait là, sur une grande place, d'autres petits enfants habillés en anges et des jeunes filles vêtues de blanc, et des bannières bleues et des bannières rouges ; et les bannières, les jeunes filles, les enfants costumés en anges entraient, se perdaient dans la vieille, dans l'immense cathédrale, qui se dressait, grande ouverte, en plein soleil, bruisante et bourdonnante, pleine du carillon des cloches et des rumeurs de l'orgue qui grondait sous les voûtes.

La procession sortit enfin ; le cortège déroula ses ondes d'or et d'argent sur les marbres du parvis.

Et, presque aussitôt, effeuillée entre les doigts de l'enfant, l'églantine s'éparpilla en l'air ; elle entrevit, à travers la vapeur bleue de l'encens, le Dieu qui venait vers elle, porté sous le dais écarlate, dans le rayonnement de l'ostensoir.

Et son âme, son âme d'églantine pieuse, s'en alla, extasiée, tandis que ses pétales retombaient en pluie molle, mêlés pour y mourir à la jonchée triomphale des lis et des romarins.

EMILE POUVILLON.

# PAGE DE SAINT NICOLAS

## LES ASPERGES

—Vraiment, dit Georges, un soir à dîner, tu ne sais pas faire la cuisine, Victoire ; tes choux-fleurs sont détestables ; on dirait de la bouillie.”

Victoire devint très rouge.

—Il est certain, répondit-elle, qu'ils sont un peu trop cuits, mais on est venu apporter une pièce de vin pendant qu'ils étaient sur le feu ; j'ai été obligée d'accompagner à la cave le charretier qui a rentré le tonneau, et, quand je suis revenue, les choux-fleurs avaient bouilli un peu trop longtemps.

—Dans ces cas-là, on s'arrange, reprit Georges d'un air arrogant ; si j'étais à ta place, je suis bien sûr que j'aurais beau être dérangé, ma cuisine n'en souffrirait pas. C'est malheureux d'être cuisinière depuis douze ans pour arriver à un pareil résultat !

—Je ne souhaite pas à monsieur Georges d'être jamais à ma place, répondit Victoire, les larmes aux yeux, c'est quelquefois bien dur.”

Et elle rentra dans sa cuisine.

—Georges, dit alors Mme Bernard à son fils, il n'y a ici que ton père et moi qui ayons le droit de faire des observations à Victoire, et, si tu as à te plaindre de son service, c'est à moi que tu devras désormais t'adresser.

—Que voulez-vous, maman ! Ce plat est détestable ; j'aime mieux n'en pas manger.

—Tu es parfaitement libre de t'en passer ; et, puisque tu es si difficile pour les légumes, tu pourras dès demain commencer à faire cuire les tiens toi-même.

—Je ne demande pas mieux.”

Le lendemain, Georges avait tout à fait oublié ce petit incident, et il lisait un livre très intéressant lorsque Victoire vint lui dire :

—Monsieur Georges veut-il faire cuire ses asperges ? J'ai réservé sa part et je viens de mettre les miennes sur le feu.

—Quelle part ! dit Georges, étonné.

—Madame m'a dit de mettre de côté des asperges pour que monsieur Georges les fasse cuire à sa mode, puisque ma cuisine lui déplaît.

—C'est bon, j'y vais,” dit Georges, très contrarié de quitter sa lecture, mais ne voulant pas le laisser voir.

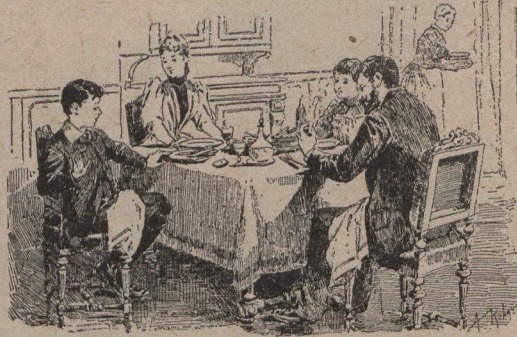
Il se dirigea vers la cuisine. Victoire lui donna une boîte à asperges et sortit pour faire une commission.

Georges, resté seul, se gratta la tête. —Comment fait-on cuire les asperges ? je n'en sais pas le premier mot.”

Tout à coup il avisa une autre boîte à asperges

vit que les asperges étaient dans l'eau. —C'est bien simple, dit-il, on les fait cuire à l'eau.”

Il remplit alors d'eau la boîte que lui avait donnée Victoire, y mit ses asperges, une bonne poignée de sel, la plaça sur le feu, la couvrit et retourna dans la salle pour lire.



—Tes asperges sont bonnes pour battre la retraite.”

Au bout d'un quart d'heure il revint dans la cuisine et constata que ses asperges n'étaient pas encore cuites. Victoire avait retiré les siennes et les faisait égoutter ; puis elle servit la soupe et tout le monde se mit à table.

Après avoir mangé son potage, Georges alla examiner ses asperges : l'eau bouillait, mais les asperges ne mollissaient pas. Georges revint dans la salle pour manger du gigot ; sa petite cousine Madeleine, qui dînait ce jour-là, demanda pourquoi il quittait la table. Mme Bernard expliqua à sa nièce que Georges faisait cuire ses légumes lui-même, parce que Victoire ne les préparait pas à son goût. Victoire, qui passait en ce moment le jus du rôti, dissimulait avec peine une forte envie de rire. Enfin, quand on eut fini de manger le rôti, elle apporta les asperges et la sauce blanche. Georges la suivait, les mains vides.

—Eh bien, lui dit son père, tu n'apportes pas tes asperges ?

—Elles ne sont pas encore tout à fait cuites.

—C'est étrange ; Victoire vient de me dire qu'elle t'avait appelé pour les faire cuire au moment où elle mettait sur le feu les siennes, qu'elle a retirées de l'eau depuis longtemps déjà.

—C'est d'autant plus étonnant, reprit Madeleine, que les asperges cuisent très vite.”

Victoire, qui allait et venait pour son service, contenait toujours avec peine cette envie de rire qui exaspérait Georges. Il retourna pour la quatrième fois dans la cuisine ; les asperges étaient toujours raides.

—Allons, lui dit sa mère, il y a quarante minutes qu'elles sont au feu, elles ne cuiront pas davantage, apporte-les.”

Georges les retira de l'eau, non sans se brûler les doigts, il les plaça dans une assiette et les mit sur la table.

Son père en prit une, c'était une vraie baguette de tambour.

—Tes asperges sont bonnes pour battre la retraite, dit M. Bernard en éclatant de rire.

—Georges a trouvé les choux-fleurs trop cuits, hier, il ne fera pas le même reproche à ses asperges,” ajouta la maman.

Georges, extrêmement vexé, essaya de manger ses asperges, mais elles étaient si dures et si amères qu'il y renonça.

—Mais, enfin, comment t'y es-tu pris ? demanda sa mère.

—J'ai mis, comme Victoire, les asperges dans l'eau et j'ai ajouté du sel. Il faut croire, poursuivit-il en regardant la bonne, que ce sont des asperges spéciales.

—Mais, demanda Mme Bernard, où as-tu pris l'eau pour les faire cuire ?

—Dans la fontaine.

—Alors, tu as mis tes asperges dans l'eau froide ?

—Certainement.”

Un éclat de rire général accueillit cette réponse de Georges.

—Mais, mon pauvre Georges, s'écria Madeleine,

on ne fait pas cuire les légumes frais à l'eau froide, mais bien à l'eau bouillante.

—Ma foi, reprit son père, tu feras peut-être bien de te contenter de la cuisine de Victoire, car ton début n'est vraiment pas heureux.”

Georges tâchait de faire bonne contenance. Il réussit à ne pas pleurer, mais son amour-propre souffrait beaucoup. On lui passa des asperges du plat, et il les mangea silencieusement, pendant que tout le monde riait sous cape.

Tout à coup, au moment où la bonne changeait les assiettes pour servir le dessert, Georges se leva et, s'adressant à elle :

—Victoire, lui dit-il, j'ai été injuste et impoli l'autre jour avec toi, je le regrette de tout mon cœur.”

—Ah ! monsieur Georges, répondit Victoire toute confuse, je vous assure que je n'y pense plus ; on sait bien que vous êtes vif, mais qu'au fond vous êtes un bon garçon.

—Voilà qui est bien, lui dit son père ; quand on reconnaît soi-même ses erreurs et qu'on fait ce qu'on peut pour les réparer, on enlève aux autres le droit de vous les rappeler. Mon petit garçon l'a bien compris et cela me fait plaisir.”

Georges embrassa son papa et sa maman, et jamais Madeleine ni Victoire ne reparlèrent des asperges à l'eau froide.

LEON D'AVEZAN.

## L'ARC-EN-CIEL

A la suite d'un de ces gros orages qui éclatent souvent au printemps et qui sont si nécessaires pour fertiliser les campagnes, un superbe arc-en-ciel arrondit sa vaste courbe dans les airs. Le petit Henri, qui regardait précisément par la fenêtre, l'aperçut et s'écria, tout transporté de joie :

—Jamais de la vie je n'ai vu d'aussi magnifiques nuances. Là-bas, près du vieux saule qui est au bord du ruisseau, elles descendent du haut des nuages jusque sur la terre. Sans doute, ces belles couleurs tombent par petites gouttes sur toutes les feuilles de l'arbre. Je vais y courir tout de suite et en remplir les coquilles de ma boîte à couleurs.”

Alors, il se dirigea à toutes jambes vers le saule. Mais, arrivé près de l'arbre, il s'arrêta tout ébahi au milieu de la pluie, et ne put revenir de son étonnement en ne remarquant pas la moindre trace de ces couleurs qu'il aurait tant aimé à recueillir. Tout affligé et mouillé jusqu'aux os, il rentra à la maison, où il se plaignit de sa mésaventure à son père.

Celui-ci lui dit en souriant :

—Ces couleurs ne sont pas de celles qu'on peut recueillir dans des coquilles. Ce sont simplement des gouttelettes de pluie, pendant quelques instants, empruntent un éclat fugitif à la lumière du soleil. Ces teintes si admirables ne sont que des apparences. Mon fils, il en est de même de toutes les pompes de ce monde : de loin, elles nous paraissent quelque chose ; de près, elles ne sont qu'un vain éclat.”

Ne vous laissez jamais tromper par l'apparence,

Par une vaine illusion,

Si vous ne voulez pas vous créer de souffrance  
Ni d'amère déception.

Un joli trait d'avocat.

Un jour, M. X... plaignait. Le tribunal s'endort... mais là, complètement. Il y avait eu, la veille, bal à la préfecture, et les magistrats qui y avaient conduit leurs épouses se rattrapaient sur l'audience.

L'avocat s'interrompt. Le silence réveille ces messieurs. Ce que voyant, l'autre dit tranquillement :

—Je n'ai rien à ajouter aux arguments que le tribunal vient d'entendre développer devant lui.

Et il se rassied.

Quels arguments ?... Pour avoir l'air d'avoir entendu en effet, les juges lui firent gagner son procès.

## BONNE PRECAUTION

Une bouteille de BAUME RHUMAL ne coûte que 25 centims. Ayez-en toujours une bouteille chez vous. Les rhumes qu'il guérit vous guettent constamment.



—Monsieur Georges veut-il faire cuire ses asperges ?

placée sur le fourneau, voulut l'ouvrir et se brûla. Il prit alors un torchon, souleva le couvercle, et

**Dr JOS. R. LALONDE,**  
L. D. S., *Chirurgien-Dentiste,*  
**168 rue St-Denis,**  
**MONTREAL**

Téléphone Bell Est 2543 n-x



Magasin et  
Salon Privés,  
**1741 rue**  
**Ste-CATHERINE,**  
entre les rues St-De-  
nis et Sanguinet.  
Examen de la Vue  
à domicile. 60-4

**Theatre National Français**

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 15 JUIN 1903

Grand Drame Sentimental

**MERE et MARTYRE**

NOUVEAUX DECORS. GRANDE FIGURATION

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c

Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



PRODUITS SANS RIVAUX  
Pour les soins de la peau

MEDAILLE D'OR, PARIS 1900  
J. SIMON, 59, Faubourg St-Martin, Paris



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons.** Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**



—Qu'est-ce que vous préférez comme vin, M. Pompamiel, le blanc ou le rouge ?

—Moi, je ne supporte pas le vin blanc. Ainsi, dernièrement, j'avais bu cinq litres de vin rouge, je me sentais très à l'aise ; là-dessus, j'ai bu cinq litres de vin blanc et j'ai été malade...

—Il y a cinq ans, M. Oppenheimer, du Hanovre, avait dans ses écuries 600 chevaux de bon prix.

**CHOSSES ET AUTRES**

—Le meilleur ivoire vient du Zanzibar.

—C'est le nom de "Ma e" qui est donné à plus de steamers, voiliers, etc.

—Les îles Britanniques ne comprennent pas moins de 1,000 îles, grandes et petites.

—L'argent en stock dans l'univers est évalué à 1,500 millions de louis sterling ; l'or est évalué à 1,450 millions.

**EXCELLENT REMEDE POUR NEURALGIE, ET PEU COUTEUX**

Poudres Nervines de Mathieu (18 poudres, 25 centins) — ne contiennent aucun narcotique dangereux.

—La statistique nous apprend qu'un orateur parlant à une vitesse ordinaire et sans interruption, pendant une heure, prononce de 7,000 à 7,500 mots ; il y a des orateurs qui en prononcent jusqu'à 9,000 ; 125 mots à la minute est la moyenne des discours ordinaires.

—Il faut pour la respiration humaine environ 3,000 pieds cubes d'air par heure, 2,500 pieds mêmes pourraient suffire au besoin. Il en faut moins aux enfants ; il y a même des écoles qui ont été bâties pour n'en donner que 1,800 par heure.

**POPULARITE JUSTIFIEE**

C'est à juste titre que le BAUME RHUMAL est populaire : il guérit la toux, le rhume, la bronchite, la grippe, la coqueluche.

—En Europe, au Moyen-Age, le paon était un plat favori pour le dîner de Noël. La peau était enlevée avec soin et conservée, l'oiseau était bien rôti, et on remettait la peau avec toute la plume pour le servir, de manière à conserver son état primitif.

—Un des plus grands désavantages aux voyageurs sur la voie publique, en Norvège, sont les barrières. Il y en a plus de 10,000 dans le pays, qui marquent, soit la limite des fermes ou la séparation des terres cultivées avec les terrains non arables. Ces barrières sont un inconvénient qui amène des retards et cause des ennuis aux voyageurs.

—C'est le peuple hollandais qui a la spécialité d'être le plus enragé fumeur du monde. La consommation annuelle y est de cent onces par tête de fumeur. En Belgique, on compte 80 onces ; en Turquie, 70 onces ; aux Etats-Unis, 60 onces. La France, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre viennent ensuite avec une moyenne de 20 à 30 onces.

—La Chine possède à elle seule plus de canards que tous les autres pays du monde. Autour de tous les villages, des maisons isolées, sur les routes, dans les rues des villes, sur les canaux, les étangs et les rivières, on ne voit que des canards dont l'élevage constitue la spécialité des individus habitant des jonques sur l'eau. De grandes maisons d'éclosion produisent un chiffre total de canetons évalué à 50,000,000 par an. Le canard salé et fumé et les oeufs de canards jouent un rôle important dans l'alimentation des Chinois.

—Il est des hommes qui cherchent dans le jeu, d'abord, une sorte de distraction. S'ils gagnent, ils se passionnent pour gagner davantage ; s'ils perdent, ils veulent se rattraper. Si l'on dit "qui a bu boira", on peut dire aussi "qui a joué

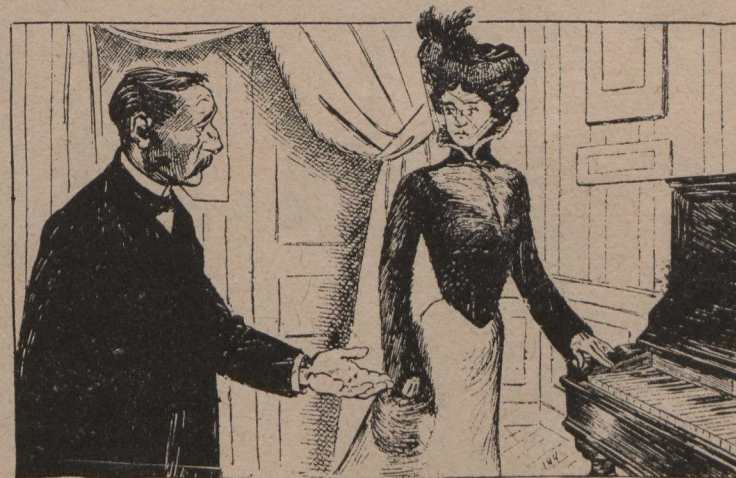
# VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

**LE COEUR HUMAIN**



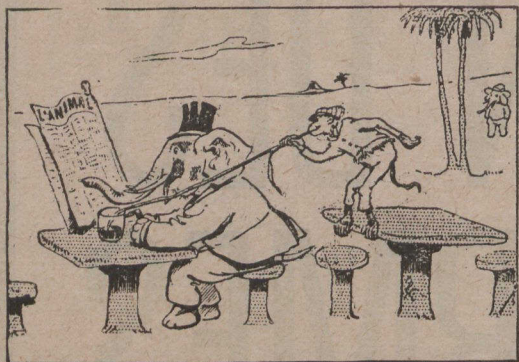
**LE MARI.** — En ai-je eu de la déveine, moi qui déteste le piano, de tomber sur une femme qui n'arrête pas d'en jouer soir et matin ?



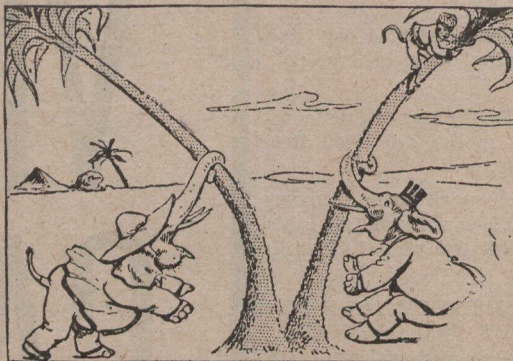
—Cher monsieur, com me la mort de votre femme vous a éprouvé !  
**LE MARI** (devenu veuf). — En effet, je n'ai plus de goût à rien... seules les choses qui me rappellent la chère défunte me font encore plaisir... Oh ! jouez-moi donc un peu de piano ?

jouera". Le joueur joue jusqu'à ce qu'il ait perdu sa fortune, et, avec elle, le repos, le goût du travail et l'amour des plaisirs honnêtes. Peu à peu, il sacrifie tout à sa funeste passion : Père, mère, femme, enfants, dignité, honneur, tout lui de- vient indifférent. Si le mari devient parfois joueur, c'est la femme qui en est la cause. Une femme sans douceur, de mauvaise humeur, criarde, obstinée, exigeante, forcerait le meilleur époux à quitter la maison.

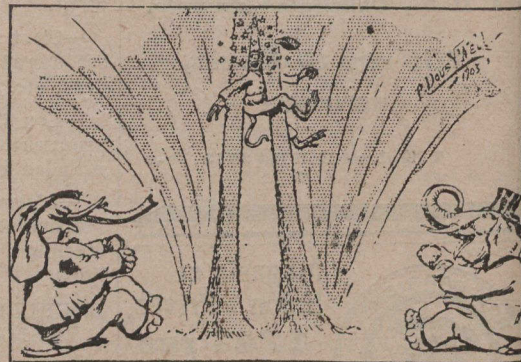
LES DEUX ELEPHANTS AUSSI MALINS QUE LE SINGE



Le malin petit singe, avec son chalumeau, est en train de vider le bock de Messire Eléphant. Mais celui-ci s'en aperçoit et poursuit le singe, qui se réfugie sur un palmier.



Un camarade de Messire Eléphant arrive à propos pour aider son confrère à châtier le petit voleur. En tirant comme cela, chacun de son côté...



...et en lâchant brusquement, le petit singe est aplati, et nos deux éléphants s'essayent confortablement pour rire à leur aise de la réussite de leur vengeance.

AUGUSTE ET LE ZÈBRE



— Ah! l'excellent déjeuner que je vais faire.



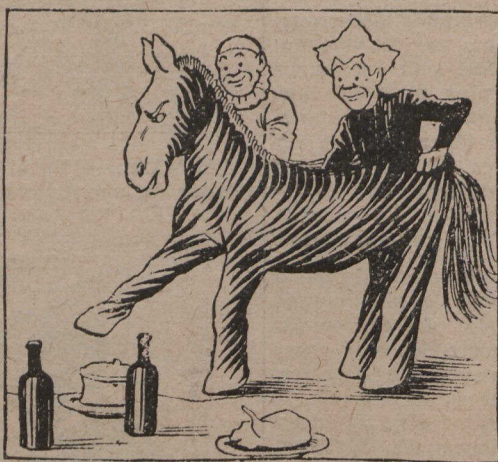
— Mais que me veut ce vilain animal ?



— Oh! mais il est enragé.



— Il va me tuer, sauvons-nous.



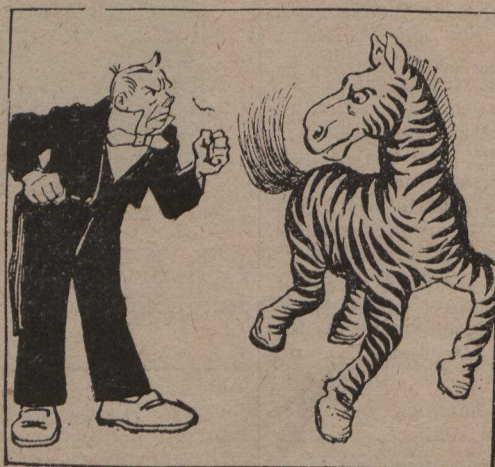
— Vite, profitons de la poltronnerie de ce pauvre Auguste...



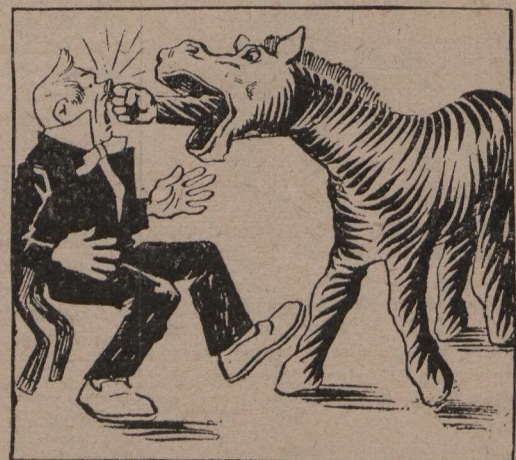
... et mettons-nous à table... A la santé d'Auguste!



— Hé! le voilà! rentrons dans notre peau de zèbre.



— Ah! coquins, je vous ai vus! Brigands! Voleurs. Pas de danger que vous ouvriez la bouche pour vous disculper.



— Mais si, mon bon Auguste, nous ouvrons la bouche. Voilà! Est-ce cela que tu voulais?